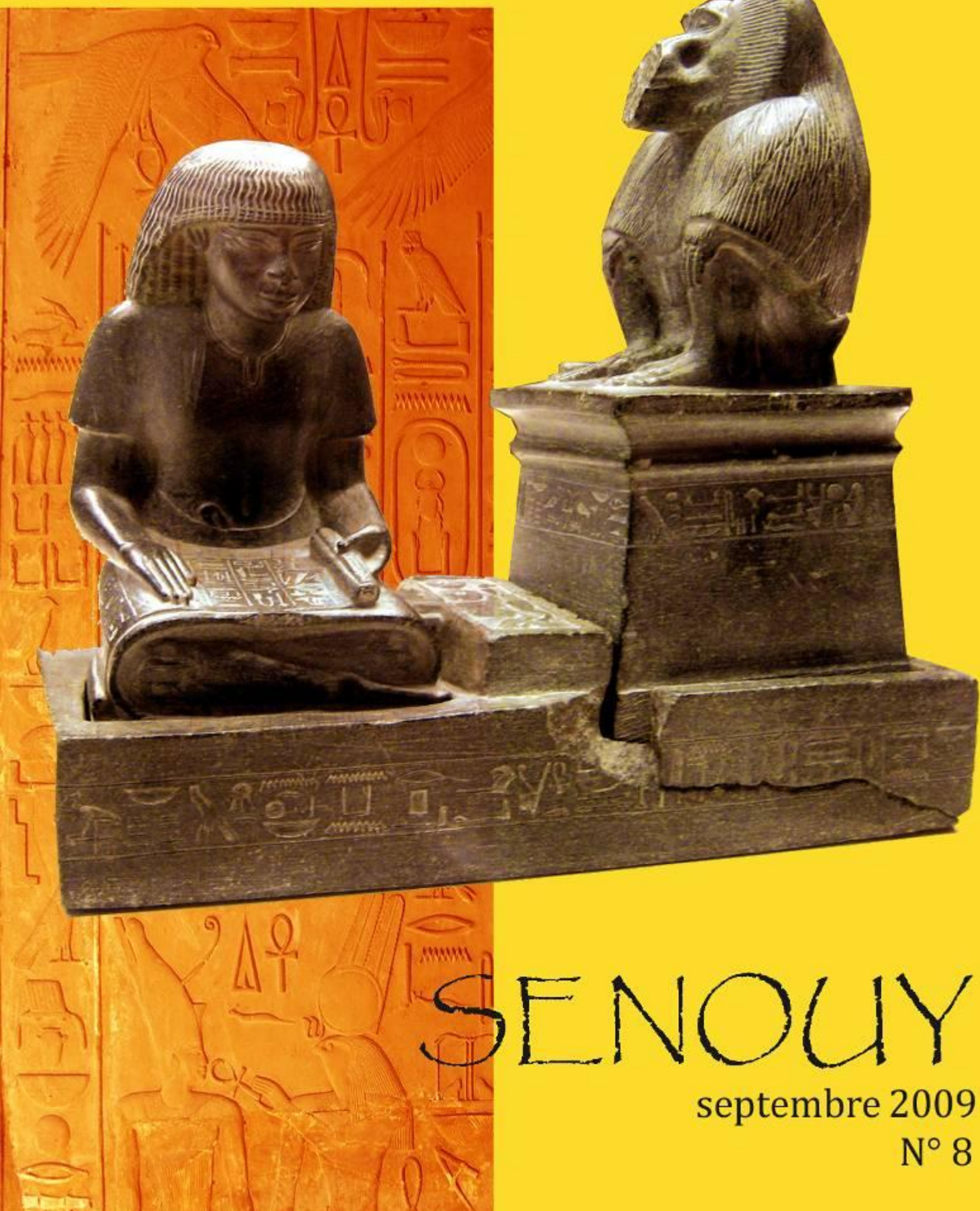


# Association Dauphinoise d'Égyptologie Champollion



# SENOUY

septembre 2009

N° 8

# ASSOCIATION DAUPHINOISE D'ÉGYPTOLOGIE CHAMPOLLION

Association culturelle régie par la Loi du 1er juillet 1901



## Membres d'honneur

### Comité scientifique :

Dr Zahi Hawass (Égypte), Fathy Saleh (Égypte), Charles Bonnet (Suisse), Herman De Meulenaere (Belgique), Philippe Derchain (Allemagne), Erik Hornung (Allemagne et Suisse), Bernadette Menu (France), Joseph Padro Parcerisa (Espagne), Alessandro Roccati (Italie), Michel Valloggia (Suisse), Dirk Van Der Plas (Pays Bas), Claude Vandersleyen (Belgique), Pascal Vernus (France), Jean Yoyotte (France), Christiane Ziegler (France)

### Personnalités Dauphinoises :

Jean Balestas, Jean Mourey, Brigitte Périllié, Julien-Jacques Saby

### Membres du Conseil d'Administration

Mesdames Isabelle Dubessy, Véronique Gay, Annie Mouchet, Dominique Terrier, Céline Villarino.

Messieurs Olivier Buard, René Devos, Jean-Claude Goyon, Rémi Lamarque, André Poujoulat, Jean-Louis Sahun.

### Membres du Bureau

Président : Jean-Claude Goyon

Vice-président : Jean-Louis Sahun

Secrétaire : Céline Villarino

Secrétaire adjointe : Dominique Terrier

Trésorière : Isabelle Dubessy

Trésorier adjoint : René Devos

### Conseillère scientifique :

Christine Cardin

Siège social : Musée Dauphinois – 30, rue Maurice Gignoux – 38031 Grenoble cedex 1

Site web : [www.champollion-adec.net](http://www.champollion-adec.net)

*Photos de couverture : Détail de la Chapelle Blanche, Karnak. Photo Claude Obsomer.  
Le scribe royal Nebmeroutef- Musée du Louvre, Paris. Photo Annette Laamiri 2009*

# SOMMAIRE

Page 4	Le mot du Président
Page 5	Voyages et visites de musées
Page 8	La fête de l'égyptologie 2008

## Les conférences

Page 9	<b>Le plus vieux barrage du monde,</b> François TONIC
Page 11	<b>Sésostris 1<sup>er</sup>, un règne fondateur,</b> Claude OBSOMER
Page 13	<b>Sésostris III et Amenemhat III, les portraits contrastés de deux rois de la XIIe Dynastie,</b> Pierre TALLET,
Page 15	<b>Amon-Rê, divinité funéraire ? La théologie amonienne à la 3<sup>e</sup> Période Intermédiaire</b> Annik WUETRICH
Page 18	<b>Où en est-on dans le déchiffrement de la langue de Méroé ?</b> Claude RILLY
Page 22	<b>Abydos, ville sainte d'Osiris. Un pèlerinage en Haute Égypte,</b> Jean-Claude GOYON
Page 24	<b>Le rire des dieux en Égypte ancienne,</b> Youri VOLOKHINE
Page 26	<b>Les fouilles d'Oxyrhynchos,</b> Marguerite MORFIN
Page 32	<b>Osiris et Bès dans l'oasis de Bahariya,</b> Françoise LABRIQUE

## Année 2009-2010

Page 34	<b>Programme des conférences</b>
Page 35	<b>Programme des cours à l'UIAD</b>

## ***Le mot du Président***

L'assemblée générale du 14 janvier dernier, selon une coutume maintenant bien établie, nous a tous rassemblés pour dresser le bilan d'une fructueuse activité. À mes yeux, pourtant, cette rencontre amicale et chaleureuse, plus que toute autre, était empreinte d'un véritable soulagement. Enfin, après quatre années de désarroi, d'anxiété parfois, l'auteur de ces lignes s'est senti libéré d'un désagréable fardeau. Le règlement judiciaire, revenant à un non-lieu, du contentieux ouvert quatre ans auparavant après le IX<sup>e</sup> Congrès des Égyptologues, a mis un terme définitif à une période de doute et permis de présenter un bilan financier totalement assaini. Cinq années durant, il a été, en effet, difficilement supportable pour un responsable d'association et son conseil d'administration d'agir sagement dans un climat extérieur d'illégitime suspicion sur leur foncière honnêteté. Il n'est pas lieu de revenir ici sur les responsabilités, mais il me souvient d'un reproche insidieux et injuste, qui m'avait, en son temps, laissé désarmé et meurtri. C'est aujourd'hui affaire du passé et l'heureux épilogue de ce pénible épisode doit être l'occasion d'exprimer notre vive reconnaissance à notre fondatrice, Madame Christine Cardin, ainsi qu'à son époux. Par leur courageuse et généreuse initiative, ils ont non seulement permis la survie de notre association mais aussi assuré son avenir. Il va de soi qu'il est aussi de ma charge d'exprimer ici, au nom de tous, notre gratitude à l'égard des personnalités locales et régionales, politiques, culturelles et juridiques qui, par leurs conseils et la constance de leur compréhension de notre problème passager, ont utilement contribué à une issue honorable.

Nul ne peut dire ce que sera le futur, mais le présent montre que leur soutien précieux n'a pas été vain. À Vif, à l'automne dernier, le succès de nos journées de rencontre, devenues de tradition dans l'aire grenobloise, est un puissant atout dans notre participation obligée au succès prochain que sera la réouverture de la Maison Champollion. Il y avait là un de nos objectifs premiers, est-il besoin de le rappeler ? Votre active présence et votre fidélité ont pesé d'un poids décisif dans l'aboutissement heureux d'une entreprise qui a pu paraître utopique au départ. Il faut poursuivre dans cette même voie, même si quelques-uns des projets engagés se heurtent actuellement aux éternels problèmes de leur financement. Partie temporairement remise n'est jamais synonyme d'abandon, si la volonté demeure. Or, parmi vous, la preuve en est donnée au sein du Conseil d'administration, avec le début d'un renouvellement et, j'ose le dire, d'un précieux rajeunissement des dévouements à la cause. Cet exemple doit être suivi d'autres, car il faut apporter constamment de nouvelles compétences face aux défis multiples auxquels la vitalité des activités associatives de l'ADEC doit répondre. En des temps qui s'avèrent difficiles, la réussite est au prix d'un engagement constant et ferme. Vous devez donc être de plus en plus, non seulement des prosélytes, mais plus encore des acteurs directs.

En Égypte même, la terre de notre passion commune, l'action que nous menons ici est loin d'être méconnue des responsables du patrimoine des Pharaons. Nous avons su l'inscrire, dès le départ, dans la ligne d'une tradition, un temps oubliée, qui commence avec Bonaparte et s'affirme avec Champollion le Jeune. Notre devoir essentiel demeure de consacrer le meilleur de nos efforts à perpétuer sa mémoire et son œuvre.

Le Président  
*Jean-Claude Goyon*



# Voyage en Égypte, à la découverte du Sinaï et du Delta

Compte-rendu de Mathilde Frère

Février 2009

Accompagnés, comme lors des précédents voyages, par Véronique GAY, égyptologue et membre de l'association, une quinzaine de personnes ont décollé de Genève le lundi 9 février à destination de la capitale égyptienne, Le Caire.

Dès la première journée, notre bus nous a conduits dans le sud du Sinaï. Au passage, nous avons découvert les sources d'AYOUN MOUSSA (les sources de Moïse – ensemble de trous d'eau de faibles dimensions). Puis, plus au sud, nous avons exploré les bains du pharaon maudit (Hammam Faraoun Maloun – sources d'eau chaude sulfureuse). Dans une fin d'après-midi chaude et ensoleillée, après avoir échangé notre bus contre des 4x4, nous sommes arrivés au

campement de Barakat situé dans un vallon enchanteur, non loin du site de Sérabit el-Khadim. La nuit dans ce campement bédouin au confort rudimentaire fut dépaysante, tout en ayant un certain charme.

Le lendemain, nous partîmes à l'ascension de la montagne où se trouvent les mines de turquoise et le temple dédié à la déesse Hathor, au Sérabit el-Khadim. Après cette randonnée, nos 4x4 nous ont conduits dans la « forêt des piliers » en empruntant une route désertique et sablonneuse. Dans la soirée, nous avons rejoint l'hôtel près du monastère Sainte Catherine.

Vers 1h 30, une dizaine de personnes du groupe sont parties à l'ascension du Mont Moïse (où selon la tradition chrétienne, Dieu remit à Moïse les Tables de la Loi) pour admirer le lever du soleil. C'est un lieu de pèlerinage où se côtoient les croyants, les randonneurs, les chameliers, les buvettes et les guides. Par la suite, tout le groupe s'est retrouvé pour la visite du monastère, couvent fortifié établi auprès du mémorial du Buisson ardent. Vers midi, les 4x4 nous conduisirent sur la côte est du Sinaï, à Nuweiba, pour une balade au fond du canyon des couleurs.

Vendredi : départ en bus, direction Ismaïlia où nous avons visité le petit musée de la ville consacré aux antiquités égyptiennes.

Samedi : visite du site de Tanis, une cité prestigieuse et oubliée qui fut l'une des capitales de l'ancienne Égypte.

Le lendemain, nous avons sillonné la belle ville de Rosette au rythme des artisans et des commerçants. Les souks de la ville nous ont livré de nombreuses saveurs et parfums orientaux. Nous avons aussi pu admirer le hammam d'Azouz, la maison de Sahheen (elle contient une reconstitution d'un moulin), la mosquée d'Al-Mahali et le fort où fut trouvée la fameuse pierre de Rosette.

Et la dernière étape de notre voyage fut la ville d'Alexandrie, ville fondée par Alexandre-le-Grand. Cette

cité fut l'un des plus grands ports de l'antiquité et une capitale intellectuelle et cosmopolite. Les deux derniers jours furent donc consacrés à la découverte de cette métropole : les catacombes de Kom el-Chougafa, l'odéon romain, la colonne dite de "Pompée", les vestiges du Serapeum, le musée national, la nouvelle bibliothèque d'Alexandrie, les jardins de Montazah, les catacombes d'Anfouchi (de style ptolémaïque), le fort Qaïtbay (qui occupe l'emplacement présumé du phare antique) et la mosquée Abou Morsi.

Notre voyage touchait déjà à sa fin. Des charmes du désert du Sinaï à la végétation du Delta, nous rentrons sur Grenoble avec de magnifiques souvenirs.



Tanis . Photo Gisèle Maldivi



Tanis . Photo Gisèle Maldivi



Alexandrie. Photo Gisèle Maldivi



Musée du Caire Photo Laurence Oliva. 2001

## « **Akhénaton et Néfertiti : soleil et ombres des pharaons** »

**Compte-rendu de Céline Villarino**

Visite du Musée d'Art et d'Histoire de Genève  
le 11 novembre 2008

L'exposition « Akhénaton et Néfertiti : soleil et ombres des pharaons » s'interroge sur les rapports entre pouvoir, art et religion, mais elle montre également comment les chercheurs reconstituent patiemment, entre chefs d'œuvre et témoignages quotidiens plus modestes, les aspirations et les réalisations d'un règne original entre tous ceux que nous fait connaître l'ancienne Égypte.

L'exposition compte 225 objets provenant d'une trentaine de musées de par le monde. C'est la première en langue française de cette période. Le parcours en est chronologique mais, dans chaque salle, le regroupement

des œuvres est thématique.

Le sas d'entrée est consacré à la montée sur le trône d'Amenhotep IV qui deviendra Akhénaton.

Comme pour faire résonance au sas d'entrée, nous sommes accueillis, dans la première salle, par une petite tête d'Akhénaton (Turin C 1398).

Les premières années du règne d'Amenhotep IV sont essentiellement connues par des documents administratifs qui offrent un cadre chronologique précis, ou de petits documents qui attestent la forme ancienne du nom du roi.

La deuxième salle est consacrée à Akhénaton. En introduction, nous pouvons visionner deux films réalisés par Archéovision en collaboration avec l'université de Bordeaux 3 et le CNRS. Dans le premier, nous pouvons survoler la ville d'Akhénaton et pénétrer dans certains bâtiments comme le grand et le petit temple ainsi que dans la maison du sculpteur Djéhoutymès. Le second film s'est intéressé aux talatates dont le décor témoigne de la vie quotidienne des Égyptiens sous Amenhotep IV. Ce film est organisé en cinq parties : la première définit ce qu'est un talatate, la deuxième évoque leur mise en œuvre, la troisième raconte leur histoire, la quatrième montre leur assemblage, entre précision et restitution, enfin, la cinquième partie et, sans doute, la plus intéressante, montre les impressions de mouvement des décors des talatates.

Ensuite, nous sommes accueillis par une phrase d'une stèle frontière qui jalonnait cette cité : « *Je ferai le Domaine d'Aton pour l'Aton mon père dans l'Horizon d'Aton en cette place* ». Tout un programme !

Dans cette salle, nous pouvons voir et admirer des objets de la vie quotidienne ainsi que des talatates dont le décor témoigne de cette vie quotidienne.

Les compositions figurées dans les tombes et les blocs épars offrent un bon aperçu des rites célébrés à Amarna. Les faits et gestes de la famille royale sont toujours mis en évidence comme manifestation de la présence terrestre du dieu. Les parois des temples et des palais se couvrent de scènes montrant dans un style « naturaliste », tous les éléments de la création jouissant des bienfaits d'Aton. Chez les particuliers les traces de piété se répartissent en deux catégories distinctes. Les courtisans possèdent chez eux une chapelle privée dans laquelle sont installées des représentations de la famille royale. Parallèlement, les traces de pratiques ancestrales sont nombreuses. Quelques stèles et amulettes attestent de croyances dissidentes. Certains éléments révèlent très probablement de la magie, tandis que d'énigmatiques effigies perpétuent d'anciennes coutumes notamment celles liées aux rites de fertilité.

La dernière partie de l'exposition est consacrée à la succession d'Akhénaton. Cette conclusion est précédée d'une partie réservée aux croyances, à la mort et à l'au-delà.

Les rites funéraires se limitaient à deux pratiques : une déploration face au cadavre et des lamentations devant la statue du défunt. On ignore si la momification était toujours pratiquée. Plusieurs éléments traditionnels sont attestés : permanence d'un trousseau funéraire (figurine funéraire fragmentaire : buste d'Akhénaton ; granite rose ; provenance : Amarna ? tombe royale ; XVIII<sup>e</sup> dynastie, règne d'Akhénaton ; New York, Brooklyn Museum inv. 351871 (Charles Edwin Wilbour Fund) ; présence de parois ornées de scènes évoquant la liturgie quotidienne, les hauts faits du règne ou la vie du défunt. Les textes sont bannis.

Coup de cœur ♥ : Relief : quatre étrangers dans une procession ; calcaire peint ; provenance : Amarna découvert à Hermopolis ; XVIII<sup>e</sup> dynastie, règne d'Akhénaton ; New York, Metropolitan Museum of Art inv. 1985.328.13 (ancienne collection Schimmel).

Stèle est du Général Kasa. Musée de la Vieille Charité - Marseille



## **Escapade à Marseille, Compte-rendu de Céline VILLARINO**

Le 21 mars 2009

- **Visite du Musée de la Vieille Charité**, doté d'une collection égyptienne des plus intéressantes. Celle-ci a été constituée autour des objets réunis par le docteur Clot-Bey dans les années 1860. Ce fonds originel fut complété par divers dons et acquisitions dont, en 1991, deux petits masques en feuilles d'or d'Osiris datant de l'époque ptolémaïque et symbolisant la renaissance. Ces masques se plaçaient sur le visage des Osiris végétants.

Quelques œuvres majeures à ne pas oublier :

- dans la première salle : des objets de l'époque Nagada et une magnifique tête léontocéphale de la déesse Sekhmet ;
  - dans la deuxième salle : des objets de toilette et de la vie quotidienne ; des objets liés à l'écriture ; des outils d'artisans et des objets religieux comme des concubines du mort déposées, au Moyen Empire, dans la tombe du défunt ou comme des ivoires magiques placés, sans doute, sur le ventre de la parturiente pour éloigner les mauvais génies ;
  - dans la troisième salle : un bestiaire impressionnant et des bronzes couvrant une bonne partie du panthéon égyptien. Concernant le bestiaire, notre attention s'est, notamment, portée sur un ichneumon. Au centre de la salle, siège un ibis en bois doré d'époque ptolémaïque dont la taille en fait une pièce unique. Seuls quelques exemplaires d'une telle dimension sont connus ;
  - dans la quatrième salle : des stèles funéraires sont exposées le long du mur tandis qu'au centre sont disposés deux sarcophages. C'est dans cette salle que se trouve la table d'offrande Clot-Bey ou table de Kenhiphchef où nous pouvons admirer le défunt en adoration devant trente-quatre cartouches de rois s'étant fait enterrer à Thèbes. Kenhiphchef était scribe au sein des ouvriers de Deir el-Médineh sous les règnes de Ramsès II et Mérenptah ;
  - dans la cinquième salle : a été reconstituée une chambre funéraire avec, au centre, un sarcophage de la XXI<sup>e</sup> dynastie agrémenté d'une résille de momie, d'amulettes, d'une barque funéraire et d'une table d'offrande, d'oushebtis et de deux vases canopes. Mais, surtout, dans cette salle sont mises en place les « fameuses » stèles orientées du général Kasa qui datent du règne de Séthi I<sup>er</sup>. Ces quatre stèles forment un ensemble unique et sont à rapprocher des briques magiques qui protègent les points cardinaux de la tombe. Ces stèles servaient de réceptacle à une briquette inscrite d'une formule appropriée : la stèle nord devait comporter une statuette momiforme, la stèle sud une torche, la stèle ouest un pilier-djed et la stèle est une figurine d'Anubis (photo ci-dessus).
- **Colloque sur Ramsès II** animé par Jocelyne Berlandini-Keller et Christian Leblanc, organisé par l'association Provence Égyptologie, avec deux conférences :
    - **Jocelyne Berlandini-Keller** : « Ramsès II à Memphis : attaches familiales, activités architecturales, culturelles et administratives dans la capitale du Nord »
    - **Christian Leblanc** : « Ramsès II à Thèbes : le bâtisseur et l'administration de la capitale du sud »



Stèle de Dame Taperet, Musée du Louvre. Photo Annette Laamiri 2009

## ***Les portes du ciel*** ***Vision du monde dans l'Égypte ancienne*** **Compte-rendu de Mathilde Frère**

Visite de l'exposition au musée du Louvre, le 10 mai 2009

Dans l'Égypte ancienne, l'expression *les portes du ciel* symbolise le point de passage vers un autre monde. Elle désigne également des objets familiers de la vie quotidienne des Égyptiens.

C'est ainsi que nous sommes partis à la rencontre des différents mondes égyptiens en compagnie de notre guide-conférencière. Cette exposition est organisée autour de quatre lieux principaux :

L'univers, sanctuaire des dieux. Le ciel sous la terre : l'au-delà mystérieux. Entrer et sortir : la chapelle de la tombe. Aux portes du ciel : le parvis du temple.

Nous nous sommes donc immergés dans ces lieux à la rencontre des 350 objets présentés. Les explications de notre guide nous ont permis de mieux comprendre le cheminement de la pensée égyptienne.

Nous avons pu admirer de très belles pièces comme le couvercle du sarcophage de Djedhor (Époque ptolémaïque, 332-30 av. J.-C.), la stèle funéraire de la dame Tapéret (XXII<sup>e</sup>-XXV<sup>e</sup> dynastie, vers 850-690 av. J.-C.), ou encore le papyrus funéraire de Nes-pa-ka-chouty, comptable des greniers d'Amon (Troisième Période intermédiaire, XXI<sup>e</sup> dynastie, 1069-945 av. J.-C.). Deux heures durant, nous avons déambulé de portes en portes. L'ensemble du groupe fut enchanté par cette exposition et chacun repartit chargé de souvenirs.

## ***La fête de l'égyptologie des 3-4-5 octobre 2008***



Pour la quatrième année, une fête de l'égyptologie a été organisée par l'Association, les 3, 4 et 5 octobre 2008 dans la salle polyvalente de Vif. « Moment passion » diront certains ; « journées inoubliables » diront d'autres. Dans la joie et la bonne humeur, nous avons accueilli 1500 visiteurs. Un fil rouge pour ces trois journées : le Moyen Empire, illustré par le talent de nos conférenciers et la maquette de la Chapelle Blanche réalisée à une échelle de 66%. Diverses activités étaient proposées aux visiteurs, amateurs éclairés ou simples curieux. Les enfants pouvaient s'initier à l'apprentissage des hiéroglyphes pendant que les adultes pouvaient s'essayer à la méthode interactive d'apprentissage des hiéroglyphes de Claude Obsomer. Après un verre de karkadé ou de thé à la menthe, les visiteurs étaient invités soit à déambuler dans la Chapelle Blanche de Sésostri I, accompagnés par les commentaires de nos bénévoles expérimentés, soit à feuilleter les livres sur l'Égypte que

nous avons sélectionnés en collaboration avec la librairie Decitre, soit à voyager vers la terre des pharaons par la lecture de contes où ils rencontraient le serpent de l'île enchantée du Naufragé ou le débonnaire roi Snéfrou s'ennuyant dans son palais. Nos visiteurs avaient aussi la possibilité d'admirer les photographies du voyage en Moyenne Égypte organisé par l'Association en février 2008 ou de découvrir la vie de Jean-François Champollion grâce au documentaire de Laurence Oliva. Et n'oublions pas les conférences de François Tonic, Claude Obsomer et Pierre Tallet qui ont eu beaucoup de succès : nous sommes partis à la découverte du plus vieux barrage du monde, nous avons approfondi nos connaissances sur Sésostri I, Sésostri III et Amenemhat III, trois pharaons de la XII<sup>e</sup> dynastie. Mais ce compte-rendu ne serait pas complet si nous occultions d'évoquer la soirée des adhérents du samedi soir. Quel moment ! Déguster des mets aux saveurs orientales en admirant une danseuse se mouvoir, avec grâce, dans la Chapelle Blanche. Moment féérique...

Tous ces instants, tous ces souvenirs, toutes ces émotions n'auraient pu être vécus sans le dévouement exceptionnel et la générosité de tous nos bénévoles. Merci à eux... Et à l'année prochaine !

**Céline Villarino**



## ***Le plus vieux barrage du monde***

**Par François TONIC, historien**  
Conférence du samedi 4 octobre 2008.  
Salle polyvalente, VIF.

Dans la grande banlieue du Caire, perdu dans un des nombreux ouadis de la région, un monument inconnu de la plupart des gens résiste aux siècles et aux hommes depuis plus de 4600 ans. Il s'agit du plus vieux barrage du monde. Un ouvrage unique en Égypte.

L'Égypte cache des trésors inconnus du grand public. Les voir relève parfois de l'aventure, de l'exploit. C'est le cas du barrage surnommé Sadd al-Kafara (littéralement, le barrage des incroyants). Très difficilement accessible.



Bâti entre les deux versants du ouadi, l'ouvrage hydraulique faisait environ 106 mètres, dans sa longueur la plus importante, et environ 80 mètres à la base du ouadi. La hauteur est estimée approximativement à 14-15 mètres pour une épaisseur estimée de 84 mètres à la base et de 62 mètres au sommet. Le cœur de l'ouvrage est constitué d'un massif grossier, alors que les deux parements sont en pierre de taille (du calcaire). En lui-même, le monument est impressionnant même si aujourd'hui, il ne reste qu'à peine un quart du barrage. Et encore, par rapport aux clichés de 1947, les vestiges se sont réduits presque de moitié. On nous apprend qu'il pourrait s'agir de chercheurs de trésors qui, croyant trouver de l'or sous les pierres, auraient détruit une partie du monument. Les pierres démontées sont visibles sur place. Malheureusement, si Sadd al-Kafara n'est pas consolidé, il est à craindre une disparition du site dans la décennie à venir.

Les spécialistes estiment à plus de dix ans le temps nécessaire à sa construction, prouvant que les anciens Égyptiens savaient engager d'énormes chantiers, et surtout dans un lieu aussi désertique. Mais il semble que le barrage ne fut jamais mis en eau, des eaux torrentielles ont sans doute détruit une partie des installations avant l'achèvement du chantier. Les Égyptiens ne reprirent pas le travail.



Sa découverte remonte à 1885, par l'Allemand Schweinfurth. Sa datation pose un petit problème. Les estimations vont de 2600 à 2900 av. J.-C. La date généralement retenue est celle de 2600 av. J.-C., soit aux alentours de la IV<sup>e</sup> dynastie. La dernière étude du monument, fin des années 1990, fut réalisée par Gunther Garbrecht, hydrologue allemand, en collaboration avec des experts égyptiens. Cette étude fait remonter la construction à 2900-2950 av. J.-C. La retenue d'eau est estimée entre 500 et 600 000 m<sup>3</sup>.

### L'énigme de Sadd al-Kafara

Malgré quelques études, le site garde tout son mystère. Pourquoi bâtir un tel ouvrage dans un lieu aussi isolé, au milieu de nulle part ? Y voir uniquement un chantier expérimental des Égyptiens ne nous paraît pas pertinent. Il nous semble évident que Sadd al-Kafara protégeait quelque chose. Il n'y a pas d'agriculture proche, pas de villes. Alors pourquoi créer une réserve d'eau ? Que pouvait protéger le barrage ? Il est possible qu'au débouché du ouadi ou non loin de là, il existât un ou plusieurs édifices (ou nécropoles) importants (temples, palais par exemple) nécessitant une solide protection. Ou alors servait-il de réservoir d'eau pour des carrières ?



# Sésostris 1<sup>er</sup>, un règne fondateur

Par Claude OBSOMER, égyptologue, enseignant à l'Université Catholique de Bruxelles et à l'Institut Catholique de Paris

Conférence du samedi 4 octobre 2008.

Salle polyvalente, VIF.



Sésostris était en campagne dans le désert occidental lorsqu'au palais de Licht, on attenta à la vie du roi Amenemhat 1<sup>er</sup>, son père. Deux œuvres littéraires permettent de cerner les faits. Rédigé par le scribe Khéty, *l'Enseignement d'Amenemhat* présente les circonstances de l'agression et précise que celle-ci eut lieu avant la proclamation officielle de Sésostris comme successeur ; depuis l'au-delà où il s'exprime tel Osiris, le roi défunt proclame la légitimité de Sésostris comme nouvel Horus. *L'Histoire de Sinouhé* décrit le deuil qui s'empare de la Résidence et évoque la rapidité avec laquelle Sésostris rentre à Licht, une fois informé des événements survenus au palais. Le récit ne décrit pas la prise de pouvoir par

Sésostris, car il se concentre sur le devenir de *Sinouhé*, héros malgré lui d'une mésaventure qui le mènera sur le chemin de l'exil. Une fois roi, Sésostris affirme la continuité de la dynastie fondée par son père, mais il redéfinit la fonction royale comme étant d'essence divine : c'est l'objet de *l'Enseignement loyaliste*, où on lit notamment que «(Le roi), c'est Rê, celui grâce au rayonnement duquel on voit ; plus que l'astre solaire, il est celui qui éclaire les Deux Terres».

Le règne d'Amenemhat avait permis d'assurer les frontières de l'Égypte, par la construction d'une forteresse à la frontière avec l'Asie, les Murs-du-Souverain, et par l'envoi d'une troupe en Nubie, quelques mois avant sa mort, pour conquérir le pays Ouauat. Commandée par le vizir Antefoqer, l'armée de Nubie parvint vraisemblablement jusqu'à la deuxième cataracte où est inaugurée, dès l'an 5 de Sésostris 1<sup>er</sup>, la forteresse de Bouhen, qui constituera désormais la frontière sud de l'Égypte.

Une présence permanente des Égyptiens en Basse Nubie est concrétisée par la construction de plusieurs forteresses (Aniba, Ikkour, Qouban) et par les nombreuses inscriptions d'el-Girgaoui antérieures à l'an 18.

Dans les premières années du règne, plusieurs lieux de culte reçoivent la visite des artisans royaux. Le roi s'attache d'abord, en l'an 1, à achever la construction de la pyramide de son père. Les reliefs du temple funéraire, aujourd'hui à New York, présentent face à face les deux rois : ils présentent Sésostris comme ayant effectué en personne les rituels funéraires de son père, une manière de s'affirmer comme le successeur légitime au trône. En l'an 3, le jour anniversaire de son intronisation deux ans plus tôt, Sésostris préside une séance où il propose la réalisation de travaux au temple d'Héliopolis (*Rouleau de Cuir de Berlin*), et en l'an 9, c'est le temple d'Osiris en Abydos qui est inauguré. Cet édifice décrit par la stèle Louvre C 3 est bien vite entouré de chapelles-*mâhât*, où les pèlerins placeront des stèles et tables d'offrandes, afin de bénéficier de la proximité du dieu de l'au-delà. La stèle Louvre C 2 indique clairement qu'en honorant ainsi le dieu Osiris, Sésostris rendait hommage à son père défunt devenu lui-même Osiris. Le temple de Karnak est édifié par la suite. Ses vestiges, étudiés par Luc Gabolde, permettent de le restituer comme suit : en façade un vaste portique à piliers "osiriaques", puis une cour ouverte entourée de piliers carrés, enfin les appartements couverts dont

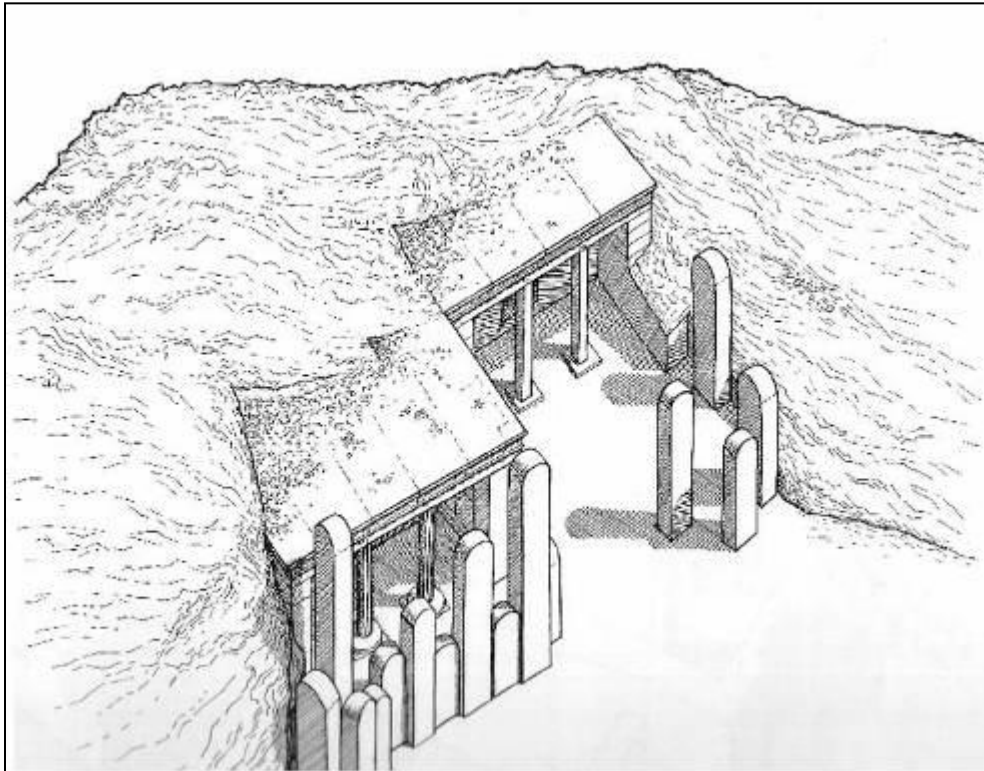


les seuils des portes restent en place, et le Saint des Saints situé à l'angle nord-ouest. De cet édifice, Thoutmosis fera une copie en grès, structure fameuse connue sous le nom d'akh-ménou.

En l'an 18 a lieu la plus grande expédition du règne : la première campagne égyptienne vers le pays de Kouch. Celle-ci amène le roi en personne à la forteresse de Bouhen, qui marque alors la frontière sud de l'Égypte. Puis, sous la conduite du général Mentouhotep (stèle de Florence), l'armée traverse le pays de Kouch et aboutit à Kerma où un tribut est imposé contre le retrait des troupes égyptiennes. Celui-ci est mentionné dans l'inscription du nomarque Amény de Béni Hassan, et il figure dans les *Annales* memphites d'Amenemhat II. À Assouan, le nomarque Sarenpout I<sup>er</sup> mentionne le passage de l'expédition et les récompenses reçues pour l'acheminement de la flotte en amont de la première cataracte.

En l'an 25, une famine touche l'Égypte, comme en témoigne notamment la stèle de Mentouhotep d'Armant (Londres UC 14333). En l'an 31, c'est la célébration de la fête sed, évoquée dans les reliefs de la chapelle blanche de Karnak, ceux du temple de Min à Coptos, ou l'inscription de l'obélisque d'Héliopolis. Ces derniers sont mentionnés dans les *Annales héliopolitaines* de Sésotris I<sup>er</sup>, découvertes en avril 2004 au Caire (publication de Lilian Postel).

Enfin, parmi les grandes réalisations du règne, il convient de mentionner les expéditions au désert oriental. Le nom de Sésotris I<sup>er</sup> est présent du Sinaï (Séribit el-Khadim) au Ouadi Hammamat et aux rivages de la Mer Rouge (Ouadi Gaouasis). L'expédition de l'an 38 au Ouadi Hammamat est la mieux documentée, et emmenait plus de 18.000 hommes. Plusieurs inscriptions de la Mer Rouge se rapportent à une ou deux expéditions à Pount, dans la seconde moitié du règne. Celui-ci s'achève après 45 années, probablement en l'an 46.



Spéos d'Hathor et de Ptah- Serabit el-Khadim. Dessin communiqué par Pierre Tallet

# Sésostriis III et Amenemhat III, les portraits contrastés de deux rois de la XII<sup>e</sup> dynastie.

Par Pierre TALLET, égyptologue, Maître de conférences à la Sorbonne

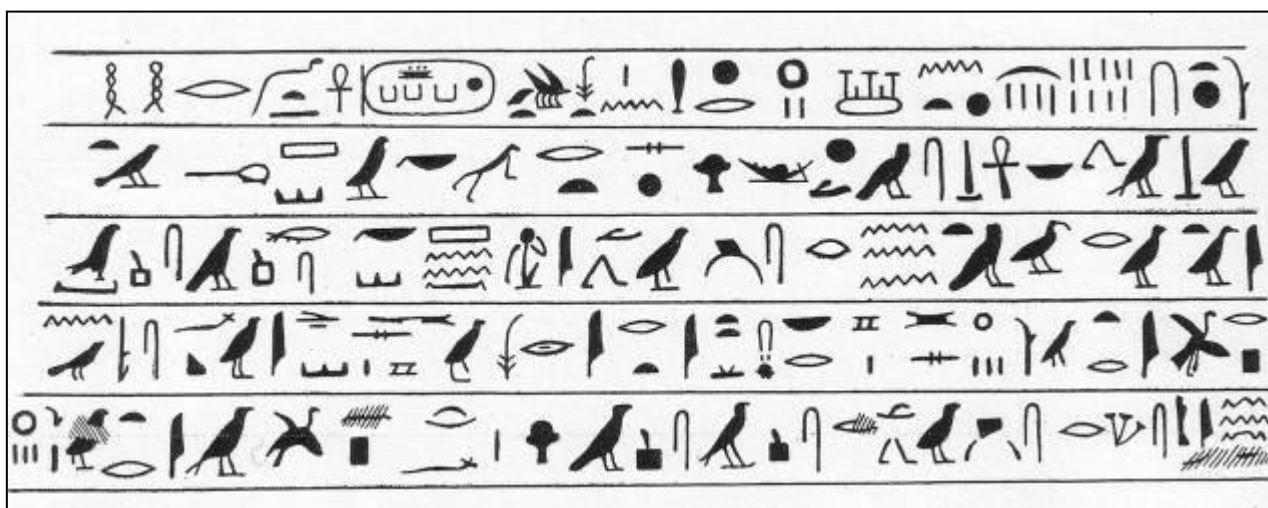
Conférence du dimanche 5 octobre 2008.

Salle polyvalente, VIF.

## Sésostriis III et Amenemhat III : deux règnes complémentaires

**Le règne de Sésostriis III** (c. 1872-1853 av. J.-C.) est maintenant considéré par la plupart des chercheurs comme une période charnière : on y voit généralement le début d'une nouvelle phase de l'histoire égyptienne : le Moyen Empire tardif (*Late Middle Kingdom*), qui regroupe les derniers règnes de la XII<sup>e</sup> dynastie, ainsi que la première partie de la XIII<sup>e</sup> dynastie. Ce règne dynamique est indissociable de celui de son fils Amenemhat III, qui occupa le trône 46 ans et paracheva les réformes entreprises par son prédécesseur.

Le règne de Sésostriis III est essentiellement marqué par les opérations militaires menées par le roi en personne à sa frontière méridionale, au-delà de la II<sup>e</sup> cataracte. L'intervention du pharaon semble avoir été motivée par le développement spectaculaire de la civilisation de Kerma, en amont de la III<sup>e</sup> cataracte du Nil, qui pouvait représenter une menace pour l'Etat égyptien. De premiers engagements semblent en effet avoir eu lieu dès le début de la XII<sup>e</sup> dynastie, sous le règne de Sésostriis I<sup>er</sup> : au cours de sa campagne de l'an 18, ce souverain avait sans doute déjà affronté les troupes du royaume de Kerma, dont le nom égyptien (Koush) apparaît pour la première fois dans les sources égyptiennes à cette période. Ce raid militaire avait sans doute été fructueux : on note en effet que le pays de Koush paie tribut à l'Égypte sous le règne d'Amenemhat II, successeur de Sésostriis I<sup>er</sup>. C'est probablement la remise en cause de cet équilibre qui fut à l'origine de la politique belliqueuse de Sésostriis III. Ce roi effectua en effet contre Kerma au moins quatre campagnes (les ans 8, 10, 16 et 19 du règne), dont des témoignages jalonnent le trajet des troupes de la région d'Éléphantine à la cataracte de Dal. Parallèlement, un impressionnant réseau de forteresses fut établi au sud de la II<sup>e</sup> cataracte, autour de la place forte de Semna, clé de voûte du système. La frontière fut alors établie dans le but explicite d'interdire tout déplacement des Nubiens en aval de celle-ci. Matérialisée par les fortifications, cette ligne de démarcation était également affirmée par un discours célèbre du roi, gravé sur une série de stèles de l'an 16, qui exhorte ses successeurs à maintenir sa frontière. L'énergie inlassable déployée par ce pharaon pour consolider cette limite d'Empire lui valut, sans doute très rapidement après sa disparition, d'être divinisé dans la région à laquelle il avait consacré l'essentiel de sa politique. Plus d'un millénaire après sa mort, il est encore mentionné parmi les dieux du panthéon nubien par le pharaon Taharqa de la XXV<sup>e</sup> dynastie.



Inscription d'Ouronarti, an 19 : « ...le seigneur s'est avancé vers le nord, après avoir fait tomber la vile Koush. On dût trouver de l'eau pour passer Ishmyk et haler les navires en cette saison... »



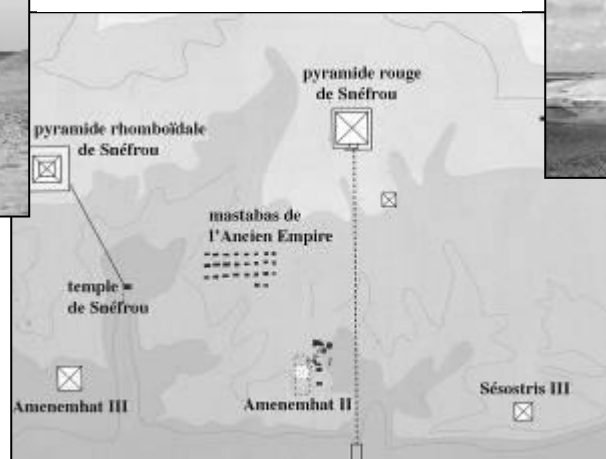
**Le règne d'Amenemhat III** correspond au contraire, dans l'état de nos connaissances, à une période dénuée d'événements marquants : aucune guerre ne semble avoir été menée en Nubie à cette période, bien que la présence égyptienne se matérialise en ces lieux par le contrôle tatillon de la frontière, et la surveillance attentive du niveau des crues du Nil. Un intérêt particulier semble alors avoir été porté à la mise en valeur du pays. Les expéditions minières se multiplient sur l'ensemble du territoire. La péninsule du Sinaï est un bon exemple de cette activité : les mines de turquoise du plateau de Sérabit el-Khadim font l'objet, à cette période, d'une exploitation quasi-annuelle, alors que des expéditions vers cette zone minière n'étaient organisées, auparavant, que tous les dix ans environ. Le sanctuaire d'Hathor, maîtresse de la turquoise, au cœur de l'exploitation minière, connaît à cette époque un développement considérable avec notamment le creusement de deux chapelles-spéos à l'est du temple. Des stèles commémoratives, déposées par les chefs d'expédition aux points stratégiques du sanctuaire, permettent d'avoir une idée du déroulement de chaque opération, ainsi que de la composition des équipes qui étaient ainsi envoyées au désert.

Le pharaon se consacre également à la mise en valeur du Fayoum. Cette dépression du désert occidental se caractérise par la présence d'un vaste lac salé, alimenté par les eaux d'une branche divergente du Nil : le Bahr Youssouf. L'intérêt des rois de la XII<sup>e</sup> dynastie pour cette région semble avoir été précoce : on relève notamment, dans la partie centrale de cette oasis, la présence d'une stèle monumentale de Sésostri I<sup>er</sup>. Il est cependant vraisemblable que la colonisation de cet espace ne commença vraiment qu'avec le règne de Sésostri II, qui aménagea son complexe funéraire à El-Lahoun, à l'est de la dépression. Les monuments d'Amenemhat III y restent toutefois les plus nombreux : ce roi y fit construire sa deuxième pyramide, celle où il fut inhumé, à Haouara. Il fut également à l'origine de la création de nouveaux sanctuaires, à Bihamou, Kiman Farès et Medinet Maadi – développant notamment les cultes de Sobek et de Renenoutet, étroitement liés au principe du développement agricole. Il est très vraisemblable, enfin, que l'encadrement administratif de la région fut renforcé à cette période, comme en témoignent les tombeaux d'administrateurs locaux de Kom el-Kheloua, au sud de la dépression. Amenemhat III fut, à l'instar de son père et prédécesseur, divinisé dans la région où son activité s'était le plus fait sentir : à l'époque gréco-romaine, celui-ci était encore vénéré au Fayoum sous le nom de Lamarès, déformation de son nom de couronnement de Nymaâtrê.

**Les règnes successifs de Sésostri III et Amenemhat III** couvrent une soixantaine d'années de l'histoire égyptienne. Cette période a connu une extension sans précédent du territoire égyptien, avec l'assimilation à l'Égypte, voulue par le premier de ces rois, d'une grande partie de la Nubie. Cette conquête n'a vraisemblablement pas été sans conséquences sur l'administration de l'ensemble de la basse vallée du Nil. La formation de nouveaux cadres a été nécessaire pour gouverner les nouveaux territoires gérés par l'état égyptien, la diffusion de l'écriture ayant également entraîné un renouvellement des sources dont nous disposons. Le renforcement de l'État a en dernière instance généré un besoin accru en matières premières, ainsi que la nécessité de coloniser de nouvelles terres. Si l'Égypte de la XII<sup>e</sup> dynastie finissante évoque déjà, par certains de ses traits, la société du Nouvel Empire, cela est sans doute en partie la conséquence des campagnes nubiennes de Sésostri III.



La nécropole de Dahchour au Moyen Empire  
(ci-dessous)  
La pyramide noire d'Amenemhat III  
(ci-contre à gauche).  
La pyramide de Sésostri III (ci-contre à droite)



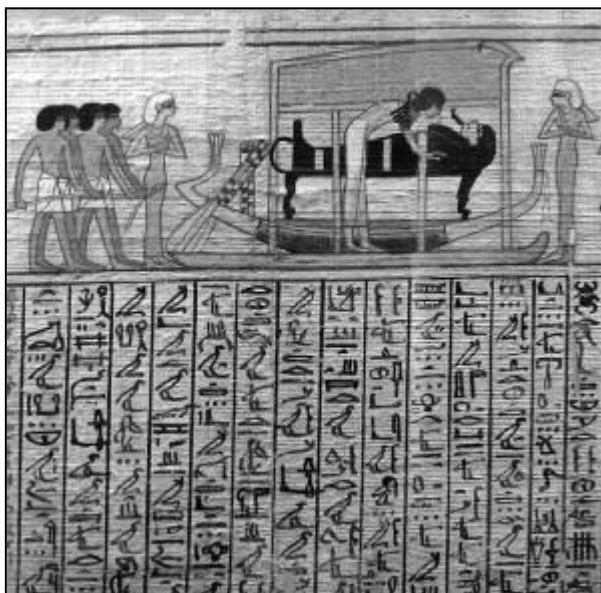
# ***Amon-Rê, divinité funéraire ? La théologie amonienne à la Troisième Période Intermédiaire***

**Par Annik WUETHRICH, égyptologue. Université de Genève**

Conférence du samedi 15 novembre 2008

Salle des Archives Départementales. Grenoble

Le Livre des Morts connaît à la Troisième Période Intermédiaire d'importantes mutations, tant au niveau de la forme, avec l'apparition de papyrus en hiératique et de plus petite taille, qu'au niveau du fond avec l'insertion de nouveaux textes ou le remaniement de textes anciens adaptés aux nouveaux besoins théologiques. Parmi ces nouveautés, la présence d'Amon-Rê dans un corpus dont il est quasiment absent jusqu'alors, représente une autre singularité tout à fait intéressante.



*Livre des Morts de Nebqed, XXVII<sup>e</sup> dynastie. Musée du Louvre. Paris Photo Annette Laamiri 2009*

## **Développement de la théologie amonienne**

Amon est pourtant présent dans les textes funéraires dès les Textes des Pyramides en tant que membre de l'Ennéade hermopolitaine et époux d'Amonet mais il n'y joue qu'un rôle secondaire. De dieu local de Thèbes au Moyen Empire, il acquiert à partir du Nouvel Empire un aspect royal et dynastique, et atteint également une dimension solaire à travers le syncrétisme avec Rê. Dès lors, les hiéroglyphes ne vont avoir de cesse de développer sa théologie en lui constituant des épithètes complexes mais également en créant une hymnologie solaire propre à cette divinité. Après l'épisode amarnien

qui marque une étape charnière, les théologiens ramesides vont lui ajouter une dimension transcendante qui va lui conférer un statut particulier dans le panthéon égyptien.

À la fin de la XX<sup>e</sup> dynastie, Amon-Rê est un dieu suprême tendant à l'universalisme. Il est désormais le roi des dieux mais aussi le roi des hommes. Il occupe une place prééminente dans la vie politique et quotidienne. C'est également à cette période que la piété personnelle connaît un développement considérable. Amon-Rê porte ainsi un certain nombre d'épithètes qui reprennent ces différentes notions. On peut résumer ces diverses caractéristiques à la fin de l'époque rameside :

- Il est autogène et primordial.
- Il est supérieur aux autres dieux et aux hommes qui sont issus de lui.
- Il est une divinité solaire aussi bien qu'un dieu de la fertilité qui, de par cet aspect, se trouve fréquemment dans le monde souterrain.
- Il est le protecteur et le juge par excellence.
- Il est omnipotent et caché, transcendant et immanent, un et multiple.

Ces nouveaux aspects de la divinité vont s'accompagner d'une modification idéologique importante puisqu'une forme innovante de gouvernance va être mise en place, la théocratie où toute décision doit être soumise à l'approbation du dieu qui rend désormais ses décisions sous forme d'oracles. Ceux-ci sont interprétés par les membres du clergé d'Amon qui occupent ainsi une place prépondérante dans la vie religieuse et politique durant la Troisième Période Intermédiaire. On peut même dire qu'à Thèbes, ce sont les prêtres d'Amon-Rê qui détiennent les rênes du pouvoir. Plus précisément, ce pouvoir est aux mains du Grand Prêtre d'Amon qui s'arroge en plus de son statut sacerdotal et militaire, des prérogatives jusqu'alors réservées au roi avec, par exemple, la constitution d'une titulature royale.

## Amon-Rê dans le Livre des Morts

Dans le Livre des Morts, on observe qu'Amon-Rê n'y apparaît que de manière très anecdotique et qu'il n'y joue qu'un rôle secondaire, à l'exception d'un groupe de textes qui lui confère une place toute à fait originale. Il s'agit des chapitres dits « supplémentaires », numérotés de 162 à 167. Ces textes ont été regroupés et publiés pour la première fois en 1882 par un égyptologue néerlandais, Willem Pleyte. C'est ce dernier qui les a désignés comme « supplémentaires » sur la base d'une indication que l'on retrouve sur une douzaine de manuscrits contenant les chapitres 162 à 165 : « Formules apportées, en rapport à un autre rouleau en supplément à la sortie au jour, trouvé dans le temple d'Amon-Rê maître du trône des Deux Terres dans Tanis ».

### Les chapitres supplémentaires 162 à 167

Ces quatre formules, qui constituent donc les « chapitres supplémentaires », ont par ailleurs été rapprochées en 1977 par Jean Yoyotte sur la base de critères stylistiques, comme la présence de traits néo-égyptiens et des termes d'origines inconnues, élaborés en écriture syllabique, et de critères idéologiques tels que la présence d'Amon et de sa famille ou l'importance de la Nubie et plus particulièrement de la magie nubienne. Il a ajouté les chapitres 166 et 167 à cet ensemble puisqu'ils comportent des caractéristiques similaires.

L'ensemble de ces textes n'est pas attesté de la même manière ; leur période de diffusion s'étend de la seconde partie de la XXI<sup>e</sup> dynastie pour les chapitres 162 et 166 et de la XXVI<sup>e</sup> dynastie pour les chapitres 163, 164 et 165 à l'époque ptolémaïque.

### Le Livre des Morts à la Troisième Période Intermédiaire

Les premières attestations des chapitres 162 et 166 apparaissent à une époque charnière dans l'évolution du Livre des Morts. Les textes sont désormais rédigés en hiéroglyphes et les manuscrits sont fréquemment de plus petite taille, appliquant le principe du *pars pro toto* qui consiste à n'inscrire que certaines formules ou une partie de celles-ci. Les chapitres ne sont plus surmontés par des vignettes ; celles-ci sont remplacées par une vignette initiale représentant le ou la défunte en adoration devant un dieu qui est généralement Rê-Horakhty.

#### Le chapitre 162

Le chapitre 162 est inscrit pour la première fois dans ce contexte particulier. La finalité de ce texte est de « faire en sorte qu'une flamme apparaisse sous la tête d'un bienheureux dans

la nécropole ». Pour cela, la déesse Ihet fait appel à une divinité qu'elle ne nomme pas directement mais qui est définie comme un lion-*rw*. Dès le début du texte, quatre aspects de cette divinité léonine sont mis en avant : des caractéristiques royales, autogènes et primordiales, des particularités en lien avec la piété personnelle et finalement l'immanence et la transcendance du dieu. Par comparaison avec les particularités de ce dieu à la fin de l'époque ramesside définies plus haut, on peut associer ce lion-*rw* à Amon-Rê.

Ce dieu est donc invoqué pour « placer une flamme sous la tête d'un bienheureux ». La racine sur laquelle est bâti le terme « flamme » (*bs*) rappelle l'idée de jaillissement. Ce terme a donc été choisi pour décrire le passage d'un état à un autre. La flamme a ici une valeur symbolique vivificatrice qui permet à Amon d'assurer la renaissance solaire du défunt. Dans sa supplique, la déesse Ihet identifie en effet le défunt à son fils Rê qui est alors défini comme le « *ba* du grand cadavre qui repose à Héliopolis ». Cette dénomination fait référence à la forme morte et appelée à revivre de Rê, assimilé dans ce contexte à Osiris. Ihet demande donc à Amon d'agir pour le défunt de la même manière qu'il a agi pour Rê en lui permettant de renaître. Grâce à ce chapitre, le défunt s'assure d'un destin similaire à celui du dieu solaire, il peut renaître et sortir chaque jour de sa tombe, à l'instar de Rê qui sort de la Douat chaque matin.

Dans ce texte, la fonction de divinité funéraire d'Amon n'est pas encore clairement exprimée mais on voit dans ce chapitre les prémices d'une évolution qui sera totalement aboutie à la XXV<sup>e</sup> dynastie, notamment dans les chapitres 163 et 165 du Livre des Morts.

#### Le chapitre 166

Le chapitre 166 quant à lui, est essentiellement attesté à la Troisième Période Intermédiaire. Il est généralement inscrit seul, sur des petits billets de papyrus d'une vingtaine de centimètres de hauteur. N'inscrire qu'un seul chapitre sur un papyrus est une pratique propre à cette période. On peut la rapprocher d'un autre type de billets magiques, les papyrus-amulettes oraculaires qui avaient pour fonction de protéger magiquement une personne vivante contre tous les dangers potentiels comme les piqûres de scorpions ou les morsures de serpents. Ces phylactères étaient placés autour du cou dans un petit étui à la manière d'une amulette. Nous savons que jusqu'à la fin du Nouvel Empire, le papyrus n'avait pas de valeur apotropaïque en soi. Or, les amulettes étaient en général réalisées dans une matière et selon une forme particulière. Ici, rien de tel, c'est donc le texte qui revêt la

véritable fonction protectrice.

La taille, la position sur le corps de la momie et l'indication qui se trouve au début du texte : « trouvé au cou du roi Ousermaâtrê (Ramsès II) dans la nécropole » permettent de rapprocher les billets contenant le chapitre 166 de ces papyrus-amulettes et on aurait donc une transposition d'une pratique du monde des vivants dans le monde des morts.

Dans ce texte, le défunt est identifié à Osiris en tant que *iAkḳw* « gémissant », c'est-à-dire en tant que victime d'une mort violente, et qui doit être justifié par le tribunal présidé par le maître universel. Celui-ci a pour fonction de permettre au mort de bénéficier des prérogatives des défunts dans le Livre des Morts : attribution de Champs de joncs, offrandes, possibilité pour le *ba* de se déplacer et le bénéfice des *oushebtis*. De prime abord, on serait tenté de reconnaître sous cette épithète Osiris en tant que juge, rôle qui lui est habituellement dévolu mais, en réalité, en observant attentivement les épithètes de ce dieu, il faut plutôt l'identifier avec Amon-Rê.

Le texte s'achève sur une dernière supplique toujours adressée à ce dieu à qui l'on demande de faire en sorte que les *oushebtis* acquis par le bénéficiaire de la formule agissent pour lui, ce qui témoigne de la place nouvelle que l'on attribue à Amon-Rê dans le monde funéraire. Contrairement au traditionnel chapitre 6 inscrit sur les *shaouabtis* dès le Nouvel Empire et à nouveau sur les *oushebtis* à partir de la XXV<sup>e</sup> dynastie, on ne s'adresse pas directement aux

*oushebtis* pour leur demander de travailler à la place du défunt, mais au maître universel pour qu'il leur commande de le faire. Ce changement s'inscrit parfaitement dans la perspective de l'instauration à la Troisième Période Intermédiaire de la théocratie où toute décision doit recevoir l'aval d'Amon. En mettant le chapitre 166 en lien avec un décret en faveur de Nesikhonsou, fille du Grand Prêtre Pinedjem II qui contient une déclaration d'Amon-Rê garantissant à la défunte le bénéfice du travail des *oushebtis*, on comprend que les *oushebtis* sont désormais activés par la seule volonté d'Amon-Rê. Ce n'est donc plus parce qu'il est devenu un Osiris en étant justifié que le défunt a droit au bénéfice du travail des *oushebtis* mais parce qu'Amon-Rê l'a décidé.

### L'osirianisation d'Amon-Rê

Le chapitre 166 illustre donc la même tendance que le chapitre 162 : celle d'une « osirianisation » d'Amon-Rê qui, en plus de ses attributs habituels solaires et royaux, occupe désormais une place prépondérante dans la littérature funéraire et ajoute ainsi à ses caractéristiques la qualité de divinité funéraire. Cette évolution du rôle d'Amon-Rê sera parachevée à la XXV<sup>e</sup> dynastie dans la théologie thébaine, ainsi que le montre un texte comme celui se trouvant sur les parois de l'édifice de Taharqa du Lac ou, dans le Livre des Morts, les chapitres 163 et 165 qui désignent explicitement Amon-Rê comme le responsable du devenir posthume de tout défunt.



*Amon-Rê à tête de bélier. Musée du Louvre. Paris. Photo Annie Mouchet.*

# Où en est-on dans le déchiffrement de la langue de Méroé ?

Par Claude RILLY, égyptologue. CNRS-LLACAN

Conférence du samedi 13 décembre 2008

Salle des Archives Départementales. Grenoble

Le pays de Koush s'étendait dans l'Antiquité au sud de l'Égypte, depuis la première cataracte jusqu'aux abords de l'actuelle ville de Khartoum, au Soudan. C'est la « terre de l'Arc » (*Ta-sety*) des Égyptiens, l'« Éthiopie » des Grecs et des Latins. Trois états indigènes s'y sont succédé : le royaume de Kerma (2500 – 1500 av. J.-C.), puis, après une colonisation égyptienne de six siècles qui a laissé une influence durable, les royaumes de Napata (800 – 300 av. J.-C.) et de Méroé (300 av. J.-C. – 350 apr. J.-C.).

## La langue méroïtique

Probablement dès l'établissement du royaume de Kerma apparaît une langue qui rapidement prend une position prépondérante, la méroïtique. Les premières traces en sont attestées dans des noms de personnes transcrits dans les textes égyptiens à partir de la fin de l'époque hyksôs (vers 1600 av. J.-C.). Peu après l'émergence de la royauté napatéenne, vers 740 av. J.-C, Koush conquiert l'Égypte. Ce sera pendant près de soixante-dix ans la glorieuse époque de la XXV<sup>e</sup> dynastie, dite « koushite », où les « pharaons noirs » règnent de Jérusalem à Khartoum. Paradoxalement, cette période correspond à une égyptianisation maximale des élites koushites. Les souverains font en effet venir au Soudan des artisans et des scribes égyptiens. C'est à ces derniers que l'on doit les grands textes royaux comme la « Stèle de la Victoire » de Piankhy ou les inscriptions à la gloire de Taharqo (*nom méroïtique de Taharqa - ndr*). Tous sont rédigés en langue et en écriture égyptiennes. Les seuls éléments méroïtiques sont les noms des souverains et des notables, transcrits phonétiquement en égyptien. Ce bilinguisme d'état (langue parlée méroïtique, langue écrite égyptienne) perdure durant le royaume de Napata. Ce n'est que peu après l'établissement d'une nouvelle dynastie dans la région méridionale de Méroé que l'on constate une certaine prise de distance avec la culture égyptienne. Au milieu du III<sup>e</sup> siècle apparaissent les premiers temples d'État consacrés aux divinités locales, comme celui du dieu-lion Apedemak à Musawwarat. C'est à la même époque que se développe une écriture indigène qui permet enfin de transcrire des textes entiers

en langue locale.

Cette écriture est empruntée à l'Égypte : il s'agit d'une cursive adaptée du démotique égyptien pour ce qui est de la forme des caractères. Les principes en sont en revanche fondamentalement différents. Alors que les écritures égyptiennes (hiéroglyphique, hiératique, démotique) sont des systèmes mixtes où coexistent des signes logographiques (représentant un mot) et phonétiques (représentant une ou plusieurs consonnes), le méroïtique est un système phonétique. Contrairement à ce que l'on a longtemps cru, il ne s'agit pas d'un alphabet, mais d'une écriture alphasyllabique dont les principes s'apparentent à ceux des écritures indiennes ou éthiopiennes, sans que l'on puisse pour autant envisager une origine commune. Dans un alphasyllabaire, les caractères de base représentent une consonne suivie d'une voyelle « automatique » qui est généralement /a/. Si l'on veut écrire une syllabe comprenant une autre voyelle, un signe spécifique est ajouté au signe de base. La cursive méroïtique, comme le démotique, comporte 23 signes.

hiéro.	cursive	[a]	hiéro.	cursive	[m]	hiéro.	cursive	[se]
		[a]			[m]			[se]
		[e]			[n]			[k]
		[i]			[ne]			[q]
		[o]			[r]			[t]
		[y]			[l]			[te]
		[w]			[b]			[to]
		[b]			[h]			[d]
		[p]			[s]			

Elle s'écrit de droite à gauche et comprend un signe spécifique, le « séparateur », composé de deux ou trois points superposés, qui permet d'isoler les mots ou les groupes de mots (nom + adjectif par exemple). Après des débuts balbutiants, dont témoignent des inscriptions votives de pèlerins dans les temples de Kawa et de Doukki Gel, la cursive méroïtique est



devenue dès la fin du II<sup>e</sup> siècle av. J.-C. une écriture d'État, employée pour les inscriptions royales, mais aussi par une élite lettrée. L'égyptien reste dans un premier temps la langue des temples et des chapelles funéraires royales, mais à partir du I<sup>er</sup> siècle avant J.-C., il perd du terrain face au développement d'une seconde écriture, le méroïtique hiéroglyphique. Fondé sur les mêmes principes que la cursive, il n'en diffère que par la forme des signes, qui sont inspirés de l'écriture hiéroglyphique égyptienne, avec des choix parfois déroutants : ainsi le canard qui se lit s3 en égyptien est utilisé pour le groupe /ka/, sans doute parce que le mot « oiseau » commençait par cette syllabe en méroïtique (cf. nubien *kawarti* « oiseau »).

Près de deux mille textes ont été jusqu'à présent découverts en Nubie égyptienne et au Soudan, dont les deux-tiers sont publiés. Ils sont rassemblés dans le *Répertoire d'épigraphie méroïtique*, un projet monumental lancé dans les années 1960 par le professeur Jean Leclant et André Heyler. Aux trois volumes publiés en 2000, qui constituent un simple catalogue, succéderont trois autres volumes d'analyse. Une bonne moitié des textes connus sont des épitaphes funéraires gravées ou peintes sur pierre. Mais on possède également des stèles royales qui détaillent les événements marquants de chaque règne, campagnes militaires ou consécration de temples. Il existe aussi des textes magiques, inscrits sur papyrus ou sur plaquettes de bois, des graffiti en grand nombre, généralement adressés aux dieux, ainsi que des comptes administratifs sur ostraca (tessons de poterie) qui ont permis de connaître l'écriture des nombres.

### La traduction du méroïtique

L'écriture méroïtique est connue en Occident depuis les premiers relevés du Nantais Frédéric Cailliaud (1826) et de l'Allemand Carl Richard Lepsius (1849/1858). Mais son déchiffrement s'avéra plus ardu que prévu. Ce n'est qu'en 1911 que le génial égyptologue britannique Francis Llewelyn Griffith publia dans son ouvrage *Karanog* (d'après le nom d'une nécropole méroïtique) une solution fiable et complète. Toutefois, il ne put pas pour autant traduire les textes de façon satisfaisante. Bien que l'on sût désormais lire signe à signe les inscriptions, on ignorait le sens de la plupart des mots. Certes, Griffith repéra le nom de certaines divinités (Amon, Isis, Osiris, etc.), des souverains, de nombreux noms de villes. Il détecta des mots empruntés à l'égyptien (prêtre, ambassadeur, général, etc.) et arriva même par déduction à traduire quelques noms et adjectifs purement méroïtiques (eau, pain, grand, bon,

etc.). Il parvint également à dégager quelques éléments de grammaire : la langue n'a pas de genre grammatical (le mot « dieu » peut aussi désigner une « déesse »), elle connaît un article placé après le nom, elle utilise des suffixes plutôt que des préfixes, certains étant spécialisés pour exprimer le génitif (complément de nom) ou le locatif (complément de lieu). Mais des points cruciaux de la grammaire, comme la morphologie du verbe, restaient inconnus. Toutefois, Griffith parvint à donner une traduction approximative des textes funéraires. Il était aidé par le fait que ces inscriptions suivent un schéma identique : « Ô Isis, ô Osiris, voici X ; Y l'a l'enfanté(e), Z l'a engendré(e). Abreuvez-le (la) d'eau en abondance ! Nourrissez-le (la) de pain en abondance ! Servez-lui un bon repas ! ».

La problématique du déchiffrement de langues inconnues transcrites dans une écriture connue n'est pas propre au méroïtique, mais a concerné également d'autres langues anciennes comme le sumérien ou le hittite. L'un comme l'autre étaient écrits en caractères cunéiformes que l'on savait lire depuis le déchiffrement antérieur de l'akkadien. Dans le cas du sumérien, une langue isolée, sans parenté connue, c'est l'abondance de textes bilingues akkado-sumériens qui a fourni la clef de la traduction. Le hittite, quant à lui, a pu être traduit par comparaison avec des langues apparentées. L'orientaliste tchèque Bedrich Hrozný proposa en 1915 d'y voir une langue indo-européenne (comme le grec, le latin, le sanscrit). L'hypothèse semblait alors improbable en raison notamment de l'ancienneté de la langue. Mais celle-ci s'avéra exacte et permit en quelques années d'aboutir à une traduction satisfaisante des textes hittites.

Jusqu'à ces récentes années, de telles solutions semblaient impossibles aux chercheurs qui travaillaient sur le méroïtique. D'une part, aucun texte bilingue d'ampleur, comparable à la pierre de Rosette, n'a été retrouvé. D'autre part, le méroïtique apparaissait comme une langue isolée et aucun lien assuré semblait n'exister avec une quelconque famille connue de langues africaines. Depuis le déchiffrement de Griffith, les rares progrès se sont donc effectués par le recours à des méthodes d'analyse interne de la langue. On continua donc à user de la « méthode philologique », celle qu'avait appliquée Griffith, consistant à patiemment déduire le sens des éléments inconnus d'une inscription par les éléments connus qui les entourent et à vérifier la validité des hypothèses d'un texte à l'autre. Une méthode plus globale, l'« analyse structurale », fut utilisée principalement par l'Allemand Fritz Hintze dans les années 1960/70. Elle consiste à



comparer sur un grand nombre de textes les structures grammaticales. Elle ne vise pas à traduire, mais à mieux comprendre la syntaxe méroïtique. Ces deux approches sont toutefois lentes, laborieuses et limitées par la modicité du corpus. Elles ont permis de progresser dans la compréhension des épitaphes, déjà largement amorcée par Griffith, mais les autres textes restaient impénétrables, et dès la fin des années 1980, un certain découragement se fit sentir dans les études sur le méroïtique.

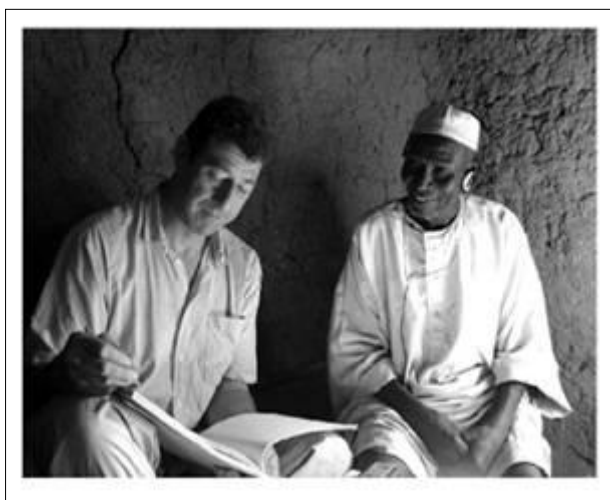
**L'approche comparative**, l'ultime secours envisageable, était en fait grevée par deux problèmes majeurs. D'une part, le repérage de langues apparentées ne peut se faire que si l'on dispose d'un certain nombre de termes fondamentaux, comme les parties du corps, les verbes courants, certains noms d'animaux, etc. qui sont la fraction la plus spécifique du vocabulaire. Certes, des éléments grammaticaux comme la conjugaison verbale sont des indices très sûrs de parenté, mais notre connaissance du méroïtique ne s'étend pas encore jusque-là. Or, le lexique fondamental du méroïtique se réduisait il y a peu à une vingtaine de mots, ce qui est insuffisant. D'autre part, la connaissance des langues d'Afrique orientale était très lacunaire jusqu'aux années 1980. C'est par exemple en 1996 que parut le premier dictionnaire de vieux-nubien, la langue médiévale du Nord-Soudan et en 2002 qu'en fut publiée la première grammaire complète. Ces deux lacunes empêchaient toute comparaison fructueuse.

On avait bien proposé, dès le déchiffrement de l'écriture (et même bien avant !), des apparentements linguistiques divers. Griffith avait d'abord exploré la piste du vieux-nubien avant de se rétracter. Ses

successeurs avaient suggéré une parenté avec les langues chamito-sémitiques (ou afro-asiatiques : égyptien, hébreu, arabe, berbère, somali, etc.), pour des raisons qui n'étaient pas toutes scientifiques. On ne pouvait se convaincre que cette civilisation lettrée, qui bâtissait des temples et des pyramides, pût appartenir sur le plan linguistique à l'Afrique noire. Nous passerons sur d'autres parentés fantaisistes qui ont été proposées avec le sumérien, le vieux-hongrois ou le tokharien, langue médiévale du Turkestan chinois. L'hypothèse la plus intéressante a été présentée en 1964 par un jeune archéologue canadien, Bruce Trigger. L'année précédente avait paru, sous la plume du linguiste américain Joseph Greenberg, un ouvrage sobrement intitulé *Languages of Africa* où les langues du continent étaient classées en quatre grandes familles, ou « phylums » : l'afro-asiatique (chamito-sémitique dans la tradition française), le khoi-san (langues des Boshimans et Hottentots), le Niger-Congo (langues parlées du Sénégal à la Tanzanie et à l'Afrique du Sud) et le nilo-saharien (langues du Sahel oriental). La famille nilo-saharienne est composée de plusieurs groupes, dont le plus important est appelé « soudanique oriental » et comprend justement le nubien, un groupe de langues parlé au sud de l'Égypte et au Soudan, et qui avait d'ailleurs remplacé le méroïtique dans la Vallée du Nil après la chute de Méroé. À partir des rares données disponibles, Trigger proposa de rattacher le méroïtique à ce groupe « soudanique oriental ». Toutefois, le vocabulaire méroïtique qu'il utilisait était non seulement insuffisant, mais en bonne partie erroné. Son hypothèse, à peine parue, fut battue en brèche par les meilleurs spécialistes, comme Fritz Hintze, pour qui le méroïtique était une langue isolée.

Lorsque nous avons à notre tour abordé l'étude du méroïtique, au milieu des années 1990, l'espoir semblait mince que l'on pût progresser par la comparaison linguistique. Notre première tâche fut donc d'élaborer une synthèse des données sur la langue et l'écriture, qui n'existait pas encore et qui a été publiée en 2007 sous le titre *La langue du royaume de Méroé*. Nous avons ensuite travaillé à l'analyse des textes pour la suite du *Répertoire d'épigraphie méroïtique*, en utilisant la traditionnelle méthode philologique (voir ci-dessus). À notre grande surprise, il fut possible de multiplier par deux le lexique fondamental, portant d'une vingtaine à une quarantaine le total de mots traduits. Le chiffre peut sembler dérisoire, mais des ressemblances évidentes apparaissaient soudain avec d'autres langues de la région, notamment le nubien. Pour ne

donner qu'un seul exemple, le nom du « chien », inconnu jusqu'alors, est en méroïtique /wal/ (les barres obliques indiquent la prononciation du mot, écrit *wle*) et en nubien de Dongola *wel*. Il devenait indispensable de préciser ce lien par l'étude des langues apparentées au nubien. Certes, nous avons sur nos prédécesseurs l'avantage de disposer de publications récentes sur les langues du Soudan, particulièrement pour le nubien, mais il fallait compléter les lacunes par des enquêtes de terrain en Afrique, ce à quoi nous nous sommes employé, passant de l'étude des langues anciennes à la linguistique vivante [voir photo].



**Le résultat de ce travail** est la matière d'un livre actuellement sous presse, *Le méroïtique et sa famille linguistique*. La langue de Méroé est bien une langue nilo-saharienne, comme le massaï du Kenya ou le toubou du Tchad. Qui plus est, elle appartient bien au soudanien oriental, comme l'avait subodoré Trigger. Mais on peut préciser davantage. Au sein de cette famille, nous avons isolé un groupe particulier que nous avons nommé « soudanien oriental nord » (en abrégé SON). Il comprend : (1) le méroïtique, (2) les langues nubiennes, (3) le nara, un ensemble de dialectes parlés en Érythrée, (4) les langues taman, situées à la frontière du Tchad et du Soudan, (5) le groupe nyima, deux langues parlées dans les Monts Nuba, au Soudan. La comparaison de ces langues permet de reconstruire un ancêtre commun, le proto-SON, dont la proximité avec le méroïtique est souvent impressionnante : on comparera le proto-SON (l'astérisque indique une forme reconstruite) \*ar- « emporter » et le méroïtique *are*, prononcé /ar/ « prendre, recevoir », \*kadi et *kdi*, prononcé /kadi/, « femme », \*kaditi et *kdite*, prononcé

/kadite/, « sœur », \*masi et *ms*, prononcé /masa/, « soleil », \*mel et *mlo*, prononcé /malu/, « bon, beau », \*boridi « force » et *pwrite*, prononcé /bawarit/, « force vitale » (traduction de l'égyptien *ankh*). C'est en tout près de deux cents termes proto-SON qui ont pu être reconstruits à ce jour.

La comparaison avec le proto-SON, ou directement avec les langues apparentées, commence à porter ses fruits. Sans se substituer à la méthode philologique, qui restera un complément indispensable, elle apporte des informations capitales qui aident à la traduction. Les exemples restent pour l'heure limités, parce que notre travail de reprise des textes méroïtiques à la lumière de ces nouveaux éléments ne fait que commencer et qu'il reste encore à procéder, après la reconstruction du vocabulaire proto-SON, à celle de la grammaire. Nous nous contenterons ici d'un exemple bref et inédit. Le site de Musawwarat-es-Sufra, au sud de Méroé, où ont été exhumés les vestiges d'un immense complexe religieux dédié principalement au dieu-lion Apedemak, est remarquable par ses représentations d'éléphants : ici une gigantesque statue de l'animal encadre une porte disparue ; là, des pachydermes amènent les captifs au pied du souverain. L'éléphant n'est pas un animal divin par ailleurs et il n'est guère figuré dans les autres sanctuaires méroïtiques. Sa présence en ce lieu a été diversement expliquée, sans qu'aucune de ces hypothèses ne soit convaincante. Or le nom de Musawwarat est en méroïtique *Aborepi*, prononcé /aburbi/. Comme l'indique l'usage du *p* pour la consonne /b/ à l'initiale des mots, le toponyme est un composé /abur/ + /bi/. Le nom de l'éléphant est en proto-SON \*agur et l'on sait par d'autres exemples que le \*g devant \*u devient /b/ en méroïtique, un phénomène connu dans beaucoup de langues (le latin *lingua*, « langue », devient par exemple *limba* en roumain). Cette comparaison permet de traduire le nom méroïtique de Musawwarat, qui signifie « le lieu de l'éléphant », sans doute parce que ce pachyderme y était originellement fréquent. La représentation de l'animal s'explique ainsi par le nom du lieu, un peu comme la présence du lion dans les armoiries de la ville de Lyon.

Il reste encore bien du travail pour que les textes méroïtiques puissent être traduits, mais cette découverte permet d'espérer que, dans un avenir proche, ce qui semblait il y a peu une entreprise vouée à l'échec connaîtra des progrès décisifs.

# ***Abydos, la cité reliquaire d'Osiris. Un pèlerinage en Haute Égypte***

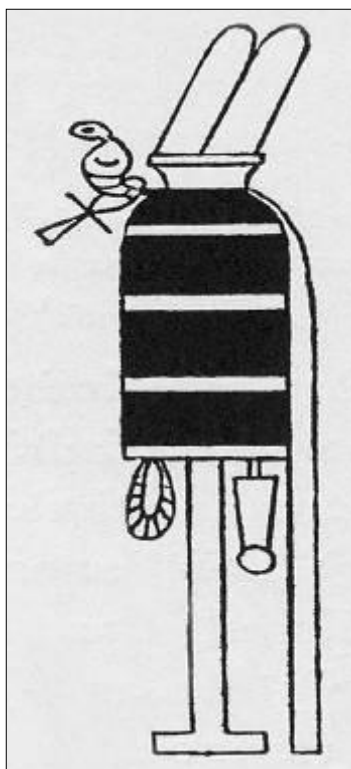
Par Jean-Claude GOYON, Professeur émérite d'égyptologie

Conférence du samedi 17 janvier 2009.

Salle des Archives Départementales. Grenoble



À l'aube de l'histoire de la Vallée, le VIII<sup>e</sup> nome de Haute-Égypte et sa localité principale This ou Thinis (*Tjeny*) près de Girgeh sont étroitement liés à l'établissement des fondements les plus archaïques de la future monarchie pharaonique. Alors, à l'ouest de la ville moderne de Baliana, est créée sur un site du désert au nom actuel d'Ümm el-Qa'ab, une des plus anciennes nécropoles royales associée aux bourgades fortifiées du Shūnet es-Zebib et du Kôm es-Sultan. Vers le III<sup>e</sup> millénaire a.C., le divin patron local du devenir funéraire, *Khenty-imentyou* «Celui qui est à la tête des Occidentaux» fut totalement identifié à Osiris «souverain de l'éternité». Toute la région de l'ouest des agglomérations actuelles d'Araba el-Madfūna et Beni Mansūr devint la «Terre-Sacrée», réputée accueillir le lieu d'ensevelissement de son corps démembré réuni à sa relique la plus précieuse, la tête (*dessin ci-*



*contre*). Du nom du reliquaire spécial, l'*aboudj* des textes, dérivait alors le vocable désignant ce haut lieu osirien, *Aboudjou*, l'Abydos des Grecs. De l'Ancien au Moyen Empire, autour d'Ümm el-Qa'ab et du temple d'Osiris du nord, les nécropoles se multiplient. La pratique croissante des pèlerinages venus de toute la Vallée se traduit alors par l'implantation de cénotaphes royaux et civils, tombes fictives et stèles nominales au long de la voie sacrée du nord-ouest conduisant du temple au tombeau d'Osiris. Jusqu'à la fin du Nouvel Empire au moins, on célébra les grandes fêtes de la divine résurrection durant le quatrième mois de la première saison de l'année. La Grande Sortie de la barque *neshemet* d'Osiris, ainsi que du reliquaire de la Tête, était suivie par une foule de fidèles qui se massait au long de la «Terrasse du Grand Dieu», puis se joignait au cortège des prêtres pour aller prier et déposer ses ex-votos

sur le tertre sacré.

Depuis la fondation du tout premier sanctuaire voué à Osiris *Khenty-imentyou* et de leurs cénotaphes du sud, c'est au temple principal du nord que, jusqu' à l'époque ramesside, les souverains successifs consacrèrent leurs soins. On ne peut avancer que des hypothèses sur les raisons qui, à la XIX<sup>e</sup> dynastie, conduisirent Séthi I à faire mettre en chantier un temple mémorial unique dans sa conception et la magnificence de sa décoration (*photo ci-dessous*). Aucun autre lieu de culte connu auparavant n'a, en effet, possédé sept chapelles abritant sept barques processionnelles, ni, non plus, un ensemble semblable de salles cryptes vouées aux mystères d'Osiris. Quant à l'Osireion (*photo ci-contre*) souterrain qu'il fit établir au chevet du mémorial, s'il est certain qu'il y ait là un «modèle» grandeur nature de la tombe fictive d'Osiris, sa structure interne et son fonctionnement constituent une énigme. De compréhension plus aisée, en revanche, est la chapelle dédiée à Ramsès I, son père et fondateur de la dynastie, qui fut érigée dès le début de son règne à l'est de l'enceinte de son mémorial. Séthi I ne vit pas l'achèvement de la décoration de celui-ci.



Son fils Ramsès II fit reprendre le chantier inachevé et le mena à son terme. On grava alors partout son effigie et son protocole. Sur le pylône, les reliefs évoquant la bataille de Qadesh permettent de situer la clôture des travaux de décoration après l'an V de son règne.



C'est, d'ailleurs, à la même époque et avec la même évocation de Qadesh que l'on termina le temple personnel qu'il s'était fait construire. Implanté à l'est de l'emprise de la chapelle de son grand-père et du temple de son père, le plan général est plus classique pour les espaces antérieurs, évoquant les normes en usage pour les temples de «Millions d'années» de Thèbes-Ouest. En revanche, la chapelle personnelle de Ramsès et le dispositif double de la partie la plus sainte, encadrant les trois reposoirs d'Osiris, Isis et Horus, sont, pour leur part, sans équivalent. Dans ce monument à la gloire personnelle du souverain, le choix du décor tend à faire de l'espace religieux un lieu de jubilés éternels pour l'héritier d'un «Fils de Rê» qui ne tient son pouvoir que du Créateur d'Héliopolis, mais qui est aussi un Horus, fils d'Isis et d'un «double» d'Osiris, premier roi divin de la tradition héliopolitaine, qui n'est autre que son propre père charnel, Séthi le premier du nom.

Au nord-est du site, au sud de la muraille du Kôm es-Sultan où se trouvait le lieu de culte osirien principal, à l'entrée de la Terrasse du Grand Dieu, Ramsès II ajouta encore un autre temple, presque totalement rasé de nos jours. Il semble qu'il ait cherché à créer à cet emplacement privilégié un point de rassemblement pour l'organisation des longs et nombreux cortèges de barques processionnelles et de reliquaires qui partaient alors de là en direction d'Ümm el-Qa'ab lors des pèlerinages annuels de plus en plus fréquentés vers la fin du Nouvel Empire. Puis, au second siècle de notre ère, tout retomba dans l'oubli et l'abandon quand Abydos devint terre chrétienne.



# Le rire des dieux en Égypte ancienne

par Youri VOLOKHINE, égyptologue, Université de Genève

D'après la conférence du samedi 14 mars 2009, Salle des Archives Départementales. Grenoble  
Résumé de Céline Villarino/ Youri Volokhine

Il existe, en Égypte ancienne, un verbe « rire » (*sbT*). Dans quel contexte le trouvons-nous ? Nous le trouvons dans des épisodes mythologiques ayant trait à la monstration d'organes féminins lors de certains rites, des rites à connotation « obscène ».

Le point de départ de cette présentation est un texte du papyrus Chester Beatty I qui évoque le mythe d'Horus et de Seth. Un conflit oppose Horus et Seth. Comment les départager ? Rê prend plutôt le parti de Seth car il est le protecteur de la barque solaire. Mais, voilà que Rê est très fâché car la communauté des dieux a pris le parti d'Horus. Bébon s'est moqué de Rê en lui disant que son temple était vide. Rê, outré, a quitté l'assemblée divine. C'est alors qu'Hathor survient, se tient devant son père et lui dévoile sa vulve : le dieu se met à rire (*sbj*) :



Après le rire du dieu, la crise a été résolue. A l'époque où le texte est écrit, nous constatons une utilisation du verbe *sbj* dans les textes autobiographiques ayant trait à la résolution d'une crise.

Il existe une quarantaine d'exemples de phrases contenant le verbe *sbj*.

Maintenant, faisons un détour par les textes grecs. Ceux-ci nous décrivent, dans des pratiques rituelles égyptiennes, des dévoilements de sexe féminin. Par exemple, lors des rites effectués en l'honneur du taureau Apis, Diodore nous raconte que des femmes se tiennent devant lui pour lui montrer leurs parties sexuelles. Hérodote nous décrit, quant à lui, les fêtes de Bubastis où des femmes retroussent leur robe, crient des insultes et des railleries dans un moment de fête et de beuverie.

Un texte du temple d'Esna (Esna n°344.11) évoque les rites pour la déesse Nebtou afin que les champs soient plus féconds et les êtres vivants plus prospères. Pendant ces rites, la statue de la divinité est portée en procession en sa belle fête. Elle s'unit au disque solaire après être revenue dans la salle hypostyle. Lors de cette union, les prêtresses lèvent la jambe et présentent leurs seins à la face de la statue. Ce rite montre une gestuelle non seulement connue par des textes

mythologiques depuis les Textes des Pyramides, mais aussi par l'iconographie funéraire. En effet, les Textes des Pyramides nous parlent de Nephthys qui, devant le lit funéraire d'Osiris, lui présente ses seins comme elle le ferait pour un enfant, rappelant le geste de l'allaitement dont les connotations avec les rites de fécondité sont indéniables. En effet, des pleureuses peuvent être représentées les seins nus.

Tout ceci peut être mis en parallèle avec le papyrus Chester Beatty cité auparavant puisque le bénéficiaire final de ces rites est Rê.

Dans l'hymne liturgique en l'honneur d'Hathor (inscription du mammisi de la XXX<sup>e</sup> dynastie de Denderah), Neith rend agréable (*snDm*) le corps d'Hathor ; elle place son amour dans le corps des femmes (c'est-à-dire qu'elle place la fonction hathorique / érotique) et les hommes rient.

En ce qui concerne les hymnes à la crue du Nil, il est dit que quand le Nil s'enfle, les prairies rient, les rives sont inondées et le cœur des dieux est réjoui. Le rire se trouve alors dans un contexte de fertilisation dont la conséquence est la joie. La terre rit car elle s'ouvre.

Le verbe *sbT* est souvent déterminé par une dent. Dans l'iconographie, la bouche ouverte est peu représentée. Mais, nous pouvons dire que les dents sont visibles quand nous ouvrons la bouche, quand nous rions. Ainsi, le rire aurait une connotation de béance. Le rire c'est découvrir les dents : « Chaque dentition a commencé à rire, chaque dent est découverte » (Hymne à la crue du Nil). La béance se trouve donc dans un contexte de joie et de satisfaction mais pas d'amusement. Le rire est lié à la fécondité.

La théogamie royale (Deir el-Bahari) nous raconte que la reine s'est éveillée à l'odeur du dieu (odeur d'encens) et qu'elle a ri face à sa majesté. Le rire symbolise alors l'excitation de la reine provoquée par le dieu. Cette excitation évoque le début du cycle de fécondité. Alors, sa majesté s'est avancée auprès d'elle immédiatement et l'a désirée. Sa majesté a fait qu'elle l'a vue dans son apparence-*irou* de dieu après qu'il s'en est allé sur elle. Alors, elle a été réjouie de contempler ses « perfections ». Son

« amour » (sans doute le sperme divin) s'est répandu dans son corps (et alors) le palais a été inondé du parfum du dieu, toutes ces odeurs étant celle de Pount.

Quelles sont les attestations rituelles ? Pour répondre à cette question, intéressons-nous aux rites liés à Déméter qui nous ont été transmis par Clément d'Alexandrie. Déjà dans l'hymne homérique à Déméter, il nous est dit qu'à force de plaisanteries obscènes la déesse s'est mise à rire malgré la perte de sa fille. En quoi consistent ces plaisanteries ? Clément d'Alexandrie peut nous aider à répondre à cette question. Il nous rapporte les Mystères d'Eleusis et décrit la gesticulation de Baubô qui découvre ses parties sexuelles et les montre à Déméter. A cette vue, cette dernière est réjouie et sourit dans son corps.

À Alexandrie, il est possible que se soient déroulés des Mystères d'Eleusis ainsi que des rites de Déméter dont l'origine est peut être gréco-égyptienne. Et Clément d'Alexandrie aurait été le témoin de ces différents rituels dont il nous rapporte les diverses étapes. La gesticulation obscène de Baubô serait alors la rencontre entre les cultures grecque et égyptienne. Chez Arnobe, le pubis de Baubô est décrit : un visage aurait peut être été dessiné sur le sexe de celle-ci.

Des figurines égyptiennes représentent Baubô (*photo ci-dessous*) : elle porte une lourde coiffure, elle peut être figurée les deux jambes écartées ou assise sur un porc (le porc étant associé au sacrifice de Dionisos) ; elle peut encore être figurée avec une fusion du sexe et du visage. Baubô est donc une prêtresse qui adopte une position spécifique pour des rites particuliers. C'est une figure hathorique représentée de face comme Hathor ou comme le sexe féminin. Dans les rites de fécondité, il y a l'influence probable d'une coutume égyptienne de dévoilement du sexe. Ces positions particulières sont attestées dans différents cas en Égypte. Dans la *cella* du temple d'Hibis, nous pouvons voir la figuration d'un Ptah ressemblant à une divinité féminine accroupie et supportant le ciel. Dans le papyrus érotique de Turin, une courtisane se pare assise sur un siège, les jambes écartées (une jambe repliée et une jambe tendue) ; sous son sexe, une fumigation nettoie ses organes sexuels.

Il y aurait donc une rencontre iconographique entre le monde grec et le monde égyptien. Nous avons des rituels centraux avec des attitudes rituelles particulières pratiquées dans d'autres rituels.

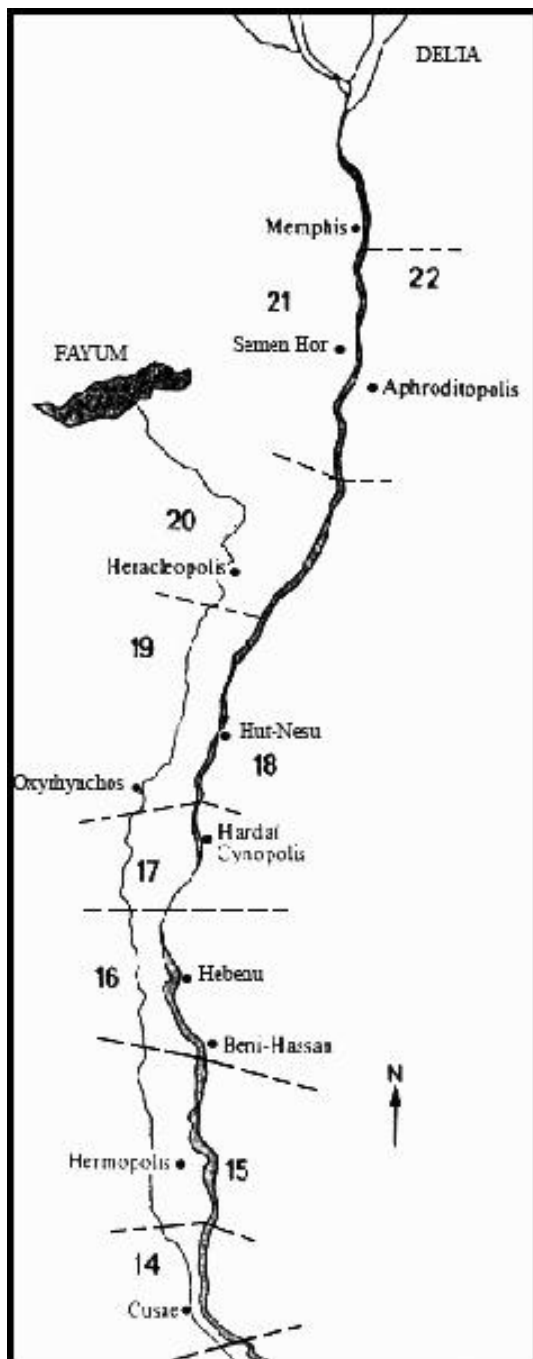


# Les fouilles d'Oxyrhynchos

par Marguerite MORFIN, égyptologue, Université de Montpellier III

Conférence du samedi 25 avril 2009

Salle des Archives Départementales. Grenoble



Les fouilles du site d'Oxyrhynchos sont menées conjointement par l'Université de Barcelone, avec le Professeur J. Padro, Directeur de la mission, l'Université du Caire, avec le Professeur Hassan Amer et l'Université Paul Valéry de Montpellier. Oxyrhynchos est le nom grec d'un site égyptien plus ancien, Pemdjé, situé à 200 km au sud du

Caire, sur la rive occidentale du Bahr Youssef (le canal de Joseph de la Bible), dans le désert libyque, district de Minieh.

Le site présenté appartient à l'époque saïte, ptolémaïque et romaine. De la période saïte, nous avons 21 tombes. Puis la nécropole est inoccupée jusqu'au IV<sup>e</sup> siècle av. J.-Chr., date où apparaissent les premières sépultures grecques, suivant le rituel égyptien. Ensuite les tombes se superposent jusqu'à la prise de Bahnsa par les Musulmans en 640 ap. J.-Chr. sans discontinuité.

De la période gréco-romaine, nous possédons des vestiges architecturaux, des tombes, un osireion. La période grecque est surtout connue par les papyrus à tel point qu'elle a reçu le nom de « Cité des papyrus ». Ces papyrus sont d'ailleurs à l'origine de sa perte. Le site a été fouillé dans le seul but de les ramasser. En effet, l'histoire des fouilles commence avec la recherche systématique des papyrus sous l'influence des Anglais, Arthur Hund et Bernard Grenfell, entre 1897-1907. Puis avec les Italiens Evariste Breccia, entre 1927-1932.

Il faut attendre l'arrivée d'un Anglais, Flinders Petrie, 1922, pour que de vraies fouilles soient entreprises.

La position de la ville, à un carrefour fluvial et caravanier, va être favorable à son développement économique. Sa position géographique va aussi influencer sa vie religieuse, en introduisant des dieux étrangers comme Dédoun et sa mère, la Medjat.

La ville d'Oxyrhynchos se trouve dans le XIX<sup>e</sup> nome de Haute Égypte. Au nord, le XX<sup>e</sup> est le nome d'Héracléopolis. La limite entre les deux nomes se situe dans la région de Dechacha-Gahmoud sachant que les frontières entre nomes se sont modifiées au cours de l'histoire. Gahmoud fait partie du nome Oxyrhynchite, au nord. De ce site, proviennent les premiers oxyrhynques de bois et la figuration du poisson sur un cercueil de bois.

Dans le XVII<sup>e</sup> nome, Cynopolis est la ville où Anubis (le chien noir) était vénéré.

Le papyrus Jumilhac, écrit dans le XVIII<sup>e</sup> nome, donne la liste des principaux dieux et leur culte pour le XVII<sup>e</sup> et le XIX<sup>e</sup> nome. Il s'agit de prendre soin du corps d'Osiris et plus particulièrement de ses humeurs, rDw.



**Le nom égyptien de la ville** se modifie avec l'histoire.

D'après le papyrus Wilbour d'époque ramesside (Ramsès V), le nom de la ville égyptienne est P3-n-MD3yw, *Celui-des-Medjaiou* : Celui-des-Nubiens. Faut-il y voir un prince nomade, chef d'une garnison de mercenaires ou un dieu étranger, Dédoun ?

La première occupation du site a dû se faire sous les Ramessides : un fort avec des mercenaires lybiens, éthiopiens, nubiens. Le nom de l'ancienne capitale et du nome est *Seper-merou* et correspondrait à l'actuelle Safaniya. Le dieu principal honoré pour cette période est Seth.

Avec la XXIV<sup>e</sup> dynastie, sous Tefnakht, (728), la ville est déjà une place forte importante, puisque défendue par des portes. Tefnakht va s'en emparer.

Avec la XXV<sup>e</sup> dynastie, au VIII<sup>e</sup> - VII<sup>e</sup> siècle av. J.-Chr., elle apparaît alors comme capitale du XIX<sup>e</sup> nome (en 747 av. J.-Chr.) avec Piankhy de Napata dans le texte de la Stèle triomphale : Pr-MDd, *demeure-de-la-rencontre* ou *demeure-du-partage*. La traduction de ce nom présente des difficultés. Plusieurs sens peuvent être donnés : « Demeure de la rencontre », serait une allusion au combat d'Horus et Seth, comme le relate un texte d'Edfou. Sous le nom de « Demeure-du-partage », nous pouvons y voir une zone de séparation entre le royaume d'Horus, la vallée du Nil, et le royaume de Seth, le désert.

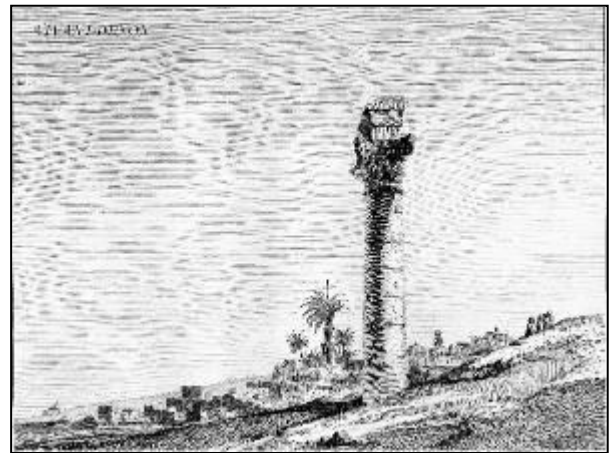
Avec Psammétique, XXVI<sup>e</sup> dynastie, dite saïte, d'après la Stèle de l'Adoption, nous avons à faire à une ville bien organisée structurellement et économiquement à partir de Saïs. Son nom est : Pr-MD3t, *la-demeure-de-la-Medjat*, la demeure de la nubienne, nom qui se conservera en copte sous la forme de Pemdjé.

Avec les Grecs, l'Oxyrhynque, poisson au nez pointu, donnera son nom à la ville et au nome. Un culte est rendu à cette divinité poisson, nous apprend Strabon.

Le nom arabe « Bahnasa » (Splendeur des

femmes d'après Makrizi) est le nom actuel.

**L'oxyrhynque**, c'est le nom d'un poisson au « nez pointu », vénéré dans le nome depuis la période saïte (*photo ci-contre*). Il fait partie de la famille des Mormyres. Certaines représentations de bronze portaient sur le socle, une légende du type : « Thouéris donne la vie à Onnophris, fils de Sisobek ». Ce type de trouvaille a été faite dans les environs de Bahnasa, par des voleurs. La divinité Thouéris est la forme grecque de t3-Wrt, La Grande, la Vénérable. Dans la littérature grecque, la divinité qui domine le Panthéon, est Athéna-Neith-Thouéris. « La Grande » est un des noms égyptiens donné à des déesses cosmiques, universelles, maternelles du type Nout, Isis-Hathor, Ipet.... La tête de l'oxyrhynque est surmontée d'une couronne hathorique : cornes de vache en lyre, encadrant le disque solaire. Le corps est placé sur un traîneau, mode de transport des statues votives. Dans la réalité, une statue de mormyre devait être placée dans le temple, sur un traîneau. L'oxyrhynque annonce la crue du Nil. C'est un « marqueur du temps ». Au moment du frai, il remonte à la surface de l'eau et se dirige vers la mer. Cela se situe durant la première quinzaine d'août.



Vivant Denon, dessinateur qui faisait partie de l'Expédition d'Égypte, a donné la première vue du site en 1802 (*ci-dessus*). Cette colonne mesurait 8 m. de haut. Elle faisait partie d'un groupe de quatre colonnes, « un tétrapyle ».

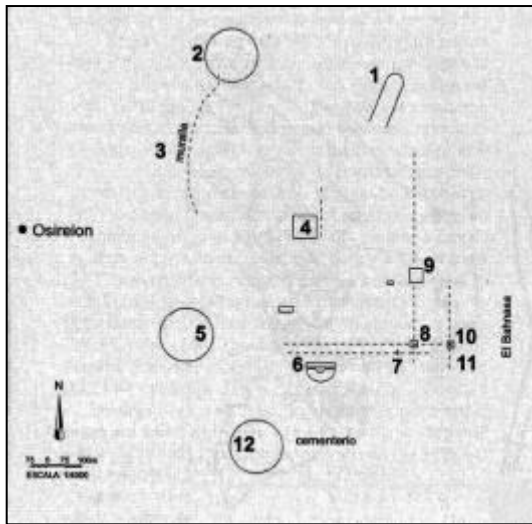


La colonne dans son état actuel est telle que Petrie l'a vue, en 1922. Mais elle portait au pied une stèle dédicacée à Phocas, empereur du VII<sup>e</sup> siècle ap. J.-Chr. (602-610).

La mosquée (*ci-contre*), dont il ne subsiste que le

minaret, a protégé la porte pharaonique. Le minaret est construit sur un des mâles de la porte. Il a ainsi caché et procuré à la porte une bonne conservation.

Des papyrus grecs nous informent que la ville possédait cinq portes. La stèle de Piankhy pour la XXV<sup>e</sup> dynastie nous livre le même type d'information, une ville fortifiée avec des portes. L'enceinte a 2 km dans le sens nord-sud sur 1,5 km dans le sens est-ouest. Son épaisseur est de 1,75 m. environ.



**Vue schématisée de la ville** (*ci-dessus*), en partant du nord et en se dirigeant dans le sens contraire des aiguilles d'une montre.

Nos fouilles, sondages et les textes grecs nous permettent de dresser un plan de la ville de la période égyptienne à la période gréco-romaine. Ce plan a été établi en partie à partir de l'ouvrage de J. Krüger, *Oxyrhynchos pendant la période impériale*. Frankfurt am Main, 1990. Ligne 29.

On aperçoit un ovale (1) : l'hippodrome, mêmes dimensions que celui d'Antinoopolis. Les hippodromes d'Afrique, de Libye ne ressemblent pas à ceux que nous avons l'habitude de voir en Europe. Il s'agit d'un tertre ovale, surélevé, plus ou moins empierré, à la surface bien damée. Les deux extrémités étaient marquées par une simple borne. Nous voyons ensuite l'emplacement d'une porte (2), une muraille (3), que la ligne de chemin de fer a suivie en partie, un cimetière islamique (12) qui occupe l'emplacement d'un cimetière de la XXII<sup>e</sup> dynastie, d'après les fouilles de Petrie, le marché crétois, les bains chauds. Sur les bords du canal de Joseph se trouvent la porte et le minaret (10), situés à la limite est de la ville. De part et d'autre de la porte, s'appuyait la muraille. Elle était visible, il y a encore 50 ans, d'après les habitants proches de la porte. Le gymnase (11), non loin de la porte. Le théâtre (6) a été fouillé par Flinders Petrie. Il a évalué le nombre

de spectateurs à 11200. A l'époque romaine au III<sup>e</sup> siècle, la population dans la ville est évaluée à 3600. Au moment où Petrie fouillait, le théâtre servait déjà de carrière. Le théâtre est situé à l'ouest dans l'axe de la porte et du tétrapyle. Le tétrapyle (8) est un carrefour marqué par quatre colonnes d'où partent deux voies. Une voie passant par la porte donnant sur le Bahr Youssef (côté est) se dirige vers l'ouest, en passant par le tétrapyle pour aller au théâtre. Une autre grande voie part du tétrapyle en direction du nord. Ce tétrapyle était mentionné en 295 ap. J.-Chr. dans le récit du martyr d'Apa Epima, comme étant situé en face du Thoreion et non loin du forum. Du tétrapyle ne subsiste que la colonne vue par Vivant Denon et Petrie. Ces deux grandes voies étaient bordées en partie d'une colonnade (7,9).

### Vue par cerf-volant de la nécropole.



La nécropole a été utilisée à l'époque saïte puis à l'époque gréco-romaine, byzantine jusqu'à l'invasion arabe. A l'heure actuelle, 21 tombes ont été dégagées (n° 4 du plan).

### Tombe n° 1, saïte.

Cette tombe est la mieux conservée, mais pillée par des voleurs au XX<sup>e</sup> siècle. Il s'agit d'une tombe en puits, pour Har et sa famille. Il est étranger, un libyen dévot de Neith comme l'indique un de ses titres. La structure de la tombe rappelle celles des tombes saïtes d'Héliopolis. Dans la chambre n° 10, Har possède sa chambre funéraire avec son sarcophage de pierre. Il a pour père un Sema-taouy-Tefnakht : nom emprunté à un souverain





de la XXIV<sup>e</sup> dynastie. Il est gouverneur de Pemdjé (HAty-a). Il possédait donc un réel pouvoir et certainement une fortune. Parmi ses titres religieux, nous relevons ceux de : « prophète de tA-wrt », « prophète de Bastet résidant dans JtH », le territoire agricole du XIX<sup>e</sup> nome. « Prophète de Bastet dans le Pr-xf », le Temple-de-la-mèche-de-cheveux . Cette tombe cite le nom de Pemdjé, celui du territoire agricole (JtH), celui de l'agathodémon, Neb-Nerou, Maître d'effroi et le nom de l'Osireion, le Pr-xf. Cet osireion existait donc à l'époque saïte.

#### La tombe 14, également saïte.

Cette tombe est un vaste champ de ruines. Ses dimensions et la hauteur de sa voûte ont été certainement une des raisons de sa ruine. La voûte en s'effondrant, a entraîné la ruine des chambres mitoyennes. Le trou a été pillé, puis remblayé vers le I<sup>er</sup> siècle apr. J.-Chr.



Dans la tombe de Tadihor, ont été trouvés des vases de calcite inscrits. Ces vases destinés à conserver les viscères du défunt, après sa momification, ne présentent aucune originalité. Les textes gravés sur les vases *canopes* (*ci-dessus*) sont également datés de la période saïte. Ils sont stéréotypés, mais les titres du père de la défunte, précisent le panthéon de Pemdjé.

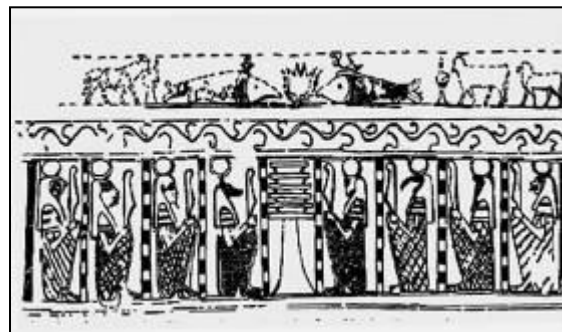


Le vase en calcite (*ci-contre*) porte le nom de *Ouah-ib-Rê*, qui confirme également l'appartenance à la période saïte. Il a parmi ses titres, celui de prophète d'Amon-qui-appartient-au-flot

(Imy-Mw), c'est-à-dire un Amon lié à la crue du Nil.

Le sarcophage de la tombe 3 d'époque ptolémaïque (visitée par des pilliers au XX<sup>e</sup> siècle) est un sarcophage maçonné dont la décoration est peinte. Sous la moulure dite en « gorge égyptienne » se trouve un oxyrhynque, et face à lui un lépidote, « l'écailleux » reconnaissable à l'éperon qui est sur son dos. Ces deux poissons sont affrontés de part et d'autre d'un autel à cornes, respirant une fleur de lotus ; derrière eux, un taureau et un bélier représentés marchant. L'oxyrhynque est coiffé d'une couronne hathorique. Il s'agit d'une Hathor-Isis.

Le lépidote qui est en face, est une



métamorphose de Neith. Sur sa tête, il porte le disque solaire avec cobra. C'est Neith qui a pris l'aspect de Mhyt-wrt, le grand flot, et le lépidote annonce la crue du Nil. Comme le dit le texte d'Esna : Neith « La dame éminente parmi dieux et déesses, l'Uraeus qui se dresse sur la tête de son père Rê, en son nom de Méhyt ».

Au Musée de l'Université de Trèves se trouve une stèle qui représente à son sommet, un décor identique, les deux poissons affrontés, mais gravés dans la pierre, l'oxyrhynque à gauche et le lépidote à droite. Dessous, une dédicace de Ptolémée IX Alexandre I<sup>er</sup> Philométor (116 - 107 av. J.- Chr.) est rédigée pour une porte du Thoreion, c'est-à-dire un temple dédié à « la grande déesse ». Le sarcophage ptolémaïque de notre nécropole peut être daté avec plus de précision, du règne de Ptolémée IX à cause de la représentation identique des deux poissons.

#### Sarcophage de Gamhoud :

Cette représentation va nous donner l'identité de la divinité qui se cache sous l'oxyrhynque.



L'oxyrhynque est Isis. En général, Isis sous forme d'oiselle, agite ses ailes pour redonner vie à Osiris. La résurrection d'Osiris se déroule sous l'eau : l'eau est figurée par les filets qui entourent la scène de momification. Il s'agit d'une résurrection dans le milieu liquide qui se manifeste aux hommes par la présence d'un poisson dont la période de frai correspond avec l'arrivée de la crue. Nous pouvons voir dans cette représentation une illustration des propos d'Élien qui dit qu'« Osiris est né de l'oxyrhynque », s'opposant à Plutarque qui affirme que « le lépidote, le phagre et l'oxyrhynque ont dévoré le membre viril d'Osiris ».

L'oxyrhynque est une forme de  $\tau A-wrt$ , Thouéris, La Grande (dans le sens de vénérable).

Les blocs du temple  $Pr-xf$  :

Ces blocs dispersés dans des Musées européens et au Caire citent le temple de la mèche-de-cheveux ou de-la-perruque :  $Pr-xf$ . La situation exacte n'était pas connue. Grâce à la tombe n° 1 nous savons que ce temple se trouve bien à Pemdjé et qu'il existait au moins à la période saïte. C'est un Osireion.

### Vue aérienne de l'Osireion, (ci-contre)

Cet Osireion, temple dédié à Osiris, a été découvert par des voleurs, certainement vers les années 1954, au moment de l'ouverture des carrières mais fouillé à partir de 2000. L'Osireion se présente à la surface du sol, sous la forme d'une légère butte-lat, désignée en grec par le terme d'« Abaton », lieu isolé de tout bruit, où les hommes ne doivent pas pénétrer. Un arbre ou plusieurs, du type acacia  $\tau w$ , Acacia Seyal,

Del. très épineux, arbre sacré du nome d'après le papyrus religieux Carlsberg. Ce lieu saint est entouré d'une muraille en briques crues d'une largeur d'environ 1,60 m. Les côtés nord et sud mesurent 165 m. de long. Les côtés est et ouest, 105 m. La surface totale est de 17.325 m<sup>2</sup>. Dans l'angle sud-ouest un puits, à bouche carrée, qui permettait de voir arriver la crue du Nil avant son arrivée sur les bords du Bahr Youssef ou du Nil. Les nappes phréatiques ont leur niveau d'eau qui s'élève avant la montée des eaux du Nil. Quand le niveau d'eau monte dans le puits de l'Osireion, la résurrection d'Osiris est proche, puisqu'elle est liée à la montée des eaux, à la crue du Nil. Il existe aussi un lac sacré pour la navigation rituelle d'Isis à la recherche du corps de l'Osiris démembré.

La datation de la muraille : Le mur ouest est daté de l'époque romaine tardive : IV-VII<sup>e</sup> siècles ap. J.-Chr.

Le côté est de la muraille remonte à la période 602-610hellénistique : amphore rhodienne du III<sup>e</sup> siècle av. J.-Chr. La porte, les assises sont plus anciennes, bien datées du tout début de la période ptolémaïque, par une pièce de monnaie.

Ce temple est souterrain, creusé dans la roche mère, dont l'intérieur est aménagé en catacombes. L'accès des ouvriers se faisait sur le côté sud, par deux escaliers rudimentaires. L'accès principal pour les desservants, s'effectue par l'est, au moyen d'un escalier monumental (photo ci-dessous). Cette entrée s'ouvre dans un temple en T inversé. Nous savons qu'il s'agit d'un temple, car dans l'angle sud-est a été trouvée une brique de fondation, non inscrite. Au-delà du temple, une zone de foyers, cuve à libation, foyers à cornes, foyers plus sommaires 180 pour l'instant, datés de la période romaine, époque d'Hadrien, pour certains.

Des rites extérieurs composés d'offrandes de lait, tous les 10 jours, devaient avoir lieu, au cours d'une cérémonie spéciale,



comme nous l'apprend le « Décret de l'Abaton ». Des offrandes alimentaires quotidiennes de dattes, grappes de raisin, grains d'orge, pignons, vin...se déroulaient également, autour des autels construits ou plus rudimentaires, chaque jour, comme en témoignent les fouilles.

Les rites qui se déroulaient à l'intérieur nous sont connus par les Mystères d'Osiris au mois de Khoiak, inscrits dans les chapelles osiriennes du temple de Dendara.

Pendant toute l'époque ptolémaïque et romaine, l'Osiréion a été utilisé comme l'attestent les foyers qui sont situés en avant, avec des monnaies d'Hadrien, qui a d'ailleurs instauré une cérémonie spéciale pour l'Osiris Antinoos, comme nous l'apprend un papyrus oxyrhynchite. Nous n'avons pas encore trouvé la partie saïte de l'Osiréion. L'Osiréion saïte était peut-être à l'emplacement de la carrière ouverte dans les années 1954.

#### Vue intérieure de l'Osireion :



À l'heure actuelle, deux galeries dans le prolongement l'une de l'autre ont été découvertes. Des niches sont aménagées sur les côtés sud et nord. On en dénombre 28 de chaque côté, soit 56 + 2 au total. Leurs mesures sont identiques : 80 cm de haut, 60 cm de long et 110 cm de profondeur. Chaque niche porte une inscription en hiéroglyphes où est portée l'année de règne d'un souverain ptolémaïque

Le simple bastion militaire pour protéger le nome va devenir, dès la fin de l'époque ramesside, une cité importante fondée à partir de Saïs. Le site que nous fouillons semble s'endormir jusqu'à la période ptolémaïque, période marquée par des sépultures nombreuses aux rites funéraires essentiellement égyptiens et la construction de l'Osireion. La ville devient alors un vaste chantier qui se prolongera jusqu'à la fin de la période des empereurs romains. De grandes demeures romaines puis byzantines ont été bâties. Quelques vestiges nous sont parvenus, d'autres sont encore sous les sables. Les constructions en pierre ont beaucoup souffert, comme nous pouvons le constater avec le théâtre dont ne subsistent que quelques assises de pierre, oubliées par l'homme. Les églises coptes ont aussi

associé à une reine, donnant la date de l'enfermement du simulacre d'une statue d'Osiris pseudo-végétant, l'Osiris Khenti Amentit et du toponyme, Pr-xf, « le temple de la chevelure ». La dimension de la figurine d'Osiris a la longueur donnée par le texte des chapelles osiriennes de Dendara, c'est-à-dire une coudée, soit 52 cm.

#### Statue d'Osiris de la salle-chapelle :

Cette statue d'Osiris (*photo ci-contre*), à l'origine, était de couleur noire, couleur de la terre fertile, prête à produire. (Elle a souffert du mauvais traitement des pillards). C'est aussi la couleur de la régénération. Il s'agit d'une statue colossale, la tête est coiffée de la couronne-atef. Cette statue, à l'origine, était dressée et appuyée contre un mur. Sa hauteur est de 3,30m. Le soubassement des murs de la « chapelle » est orné d'un décor dit en façades de palais à redans. Les parties supérieures sont préparées pour recevoir des inscriptions : une ligne rouge matérialise la ligne d'inscriptions du bandeau de soubassement.

L'originalité d'Oxyrhynchos réside dans sa situation, au carrefour de routes caravanières vers les oasis de l'ouest et le centre de l'Afrique par la piste dite des 40 jours. A ces voies terrestres s'ajoutent des voies fluviales, le Bahr Youssef et le Nil. Le commerce de produits nécessaires au culte royal et divin (ivoire, onguents, or, pierres et bois précieux, vin et blé) a procuré de grandes richesses à la ville de Pemdjé puis à la ville d'Oxyrhynchos qui lui a succédé. Les richesses économiques ont conféré un pouvoir politique et religieux important. Ses relations avec la Nubie et le centre de l'Afrique ont aussi influencé son panthéon en introduisant un dieu nubien Dédoun et sa mère la Medjat. L'ancienne hippopotame concubine de Seth s'est transformée en Thouéris, l'hippopotame femelle liée à la crue du Nil, mais sous l'aspect du poisson, l'oxyrhynque.



perdu leurs colonnes, chapiteaux et autres sculptures. Le site d'Oxyrhynchos est un site en devenir qui n'a pas encore révélé avec précision l'emplacement de ses temples connus par les textes.

# **Osiris et Bès dans l'oasis de Bahariya**

par Françoise LABRIQUE, égyptologue, Université de Cologne  
(Allemagne)

Conférence du samedi 16 mai 2009  
Salle des Archives Départementales. Grenoble

Le site d'Ayn el-Mouftella, dans l'oasis de Bahariya, comprend plusieurs pièces de grès aux parois décorées de reliefs peints, au sein d'un complexe religieux assez vaste comportant principalement des murs de briques crues, remontant pour l'essentiel à l'époque saïte (VI<sup>e</sup> s av. J.-C.). Depuis cinq ans, une mission archéologique française (IFAO) a entrepris de publier l'ensemble: une campagne photographique y a été réalisée en 2004 par Alain Lecler ; des relevés épigraphiques y sont effectués par Françoise Labrique et le dessinateur Khaled Zaza. Les parois ont toutes, bien qu'inégalement, souffert dans leur partie supérieure. En comprendre le contenu a cependant été rendu possible, notamment grâce à la comparaison avec des monuments contemporains ou plus tardifs.

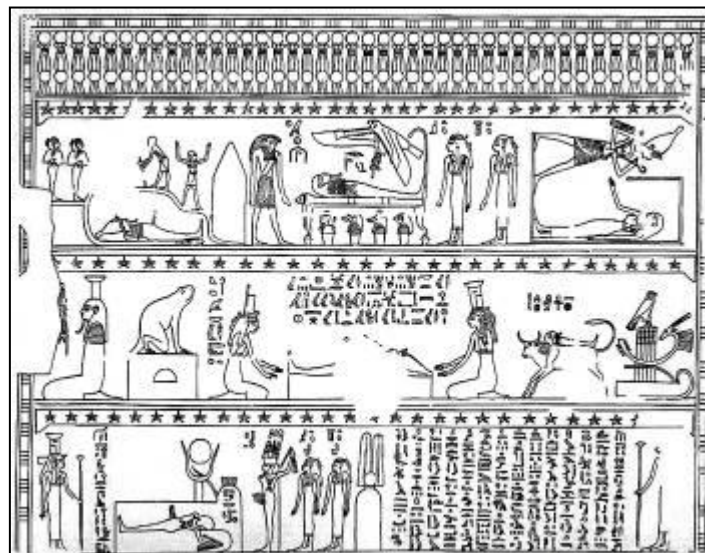
Deux chapelles offrent une documentation particulièrement intéressante:

- une chapelle osirienne.
- une chapelle décorée de ce qui subsiste de cinq dieux Bès géants.

- **La chapelle osirienne:** La partie la plus intéressante de la décoration se structure en deux registres continus, qui couvrent les parois est et nord. Le registre supérieur ne subsiste malheureusement que dans son tiers inférieur et laisse une large place à la reconstitution. Le thème général est le réveil d'Osiris dans le Château-de-l'Or et la facture en est originale. Une grande partie des motifs se retrouve heureusement ensemble dans un monument de l'oasis de Kharga, dans la chambre osirienne du temple d'Amon d'Hibis, dont la décoration est à peine postérieure à celle des constructions d'Ayn el-Mouftella. À côté de thèmes de tradition bousirite, memphite et thébaine, la comparaison permet de reconnaître des éléments coptes et abydoniens. Ainsi par exemple, il a été possible de reconstituer les contours d'une grenouille, forme de la déesse Heket d'Abydos. L'articulation de l'ensemble est devenu compréhensible en dépit de son caractère lacunaire: les parois rassemblent diverses versions locales du réveil d'Osiris ainsi que la représentation de sa tombe.



Norman de Garis Davies, *The temple of Hibis III*, MMA, New York 1953, pl. 20 : chapelle osirienne, paroi nord.

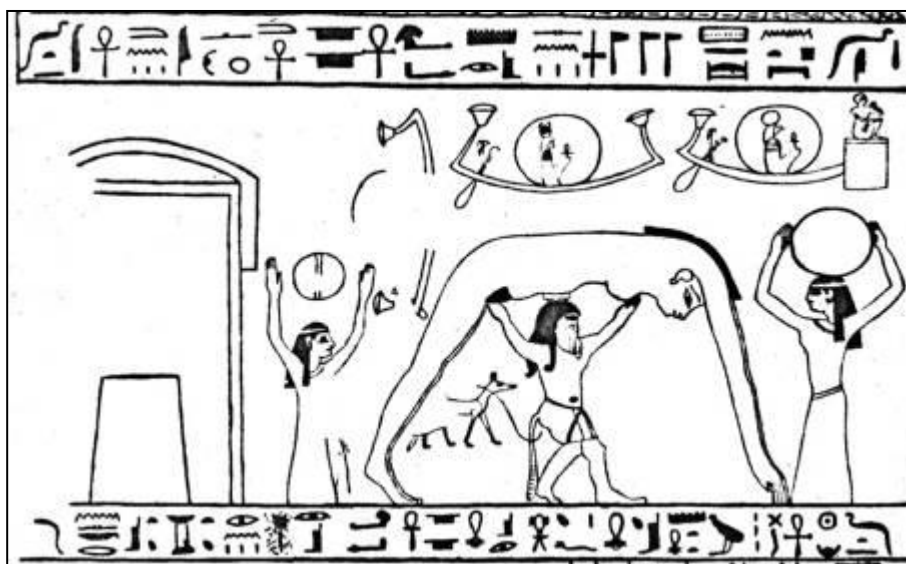


Lecler@ifao Le réveil d'Osiris



Leclercq/fao Pieds d'un Bès géant

- La chapelle aux cinq Bès géants:** Moins bien conservée que la précédente, elle se constitue, sauf exceptions, de murs dont la décoration subsiste en moyenne à une hauteur variant de 15 à 50 cm et ne présente ainsi principalement qu'une succession de pieds à l'observateur. Mais heureusement tous les pieds ne se ressemblent pas. Ils sont féminins, masculins, diversement orientés. Certains sont mêmes remarquables. Dans cinq cas, énormes, symétriquement ouverts, ils flanquent l'extrémité inférieure arrondie d'une queue animale, et constituent la base des jambes trapues et arquées du dieu Bès en position frontale. Grâce à une recherche comparative minutieuse, il a été possible de reconstituer la présence, aux côtés de ces images colossales, d'un personnage dansant, d'un bouquet de lotus, du sacrifice d'une antilope, d'un groupe de sept Hathor. Cet ensemble de motifs évoque sans conteste divers aspects de la divinité féminine, que Bès accompagne en protecteur. Lors du retour de la Lointaine, de Nubie en Égypte, une escorte accompagne l'irascible déesse en festoyant et dansant. Des sacrifices de gibier du désert sont au menu, les fleurs de lotus font partie du décor, et des personnages bésoïdes s'intègrent dans le cortège (E1-E3); les sept Hathor au côté d'un des Bès suggèrent un contexte de naissance divine, dans lequel par ailleurs le motif du retour de la Lointaine s'intègre harmonieusement comme étape liminaire. La découverte d'un relief inédit sur les montants de la porte sud de la chambre voisine C 125-126 a permis de confirmer l'hypothèse d'un contexte mammisiaque. Le site d'Ayn el-Mouftella offrirait ainsi l'exemple architectural le plus ancien qui soit connu jusqu'à ce jour d'un édifice évoquant le thème de la naissance du dieu enfant.



W. Petrie, *Hawara, Biahmu and Arsinoe*, London 1889, pl. II : sarcophage de Hawara : représentation de Bès soulevant la déesse du ciel



# Programme des conférences 2009 – 2010

## I.- FÊTE DE L'ÉGYPTOLOGIE 3-4 OCTOBRE 2009

### SAMEDI 3 OCTOBRE 2009 – MUSÉE DAUPHINOIS

. 14h00 : ***D'Abydos à la Mésopotamie, création de l'écriture et son but,***

par **François TONIC**, historien, rédacteur en chef de Toutankhamon Magazine

. 16h00 : ***L'écriture égyptienne en liberté : des petits bonshommes par centaines,***

par **Philippe COLLOMBERT**, égyptologue, enseignant à l'Université de Genève, responsable du site de fouilles de Saqqarah

### DIMANCHE 4 OCTOBRE 2009 – MUSÉE DE GRENOBLE (place Lavalette)

. 14h00 : ***L'histoire du déchiffrement des hiéroglyphes : sur les traces de J.-F. Champollion,***  
par **Véronique GAY**, égyptologue, médiatrice culturelle au Musée des Beaux-Arts de Lyon

. 16h00 : ***Le cheval dans la société pharaonique,***

par **Pascal VERNUS**, égyptologue, directeur d'études à l'Institut Pratique des Hautes Études à Paris

## II.- ARCHIVES DÉPARTEMENTALES – 2, rue A.-Prudhomme à GRENOBLE

### SAMEDI 14 NOVEMBRE 2009 A 15H00

. ***L'oeuvre architecturale de Thoutmosis III à Thèbes,***

par **Florence MARUEJOL**, égyptologue, chargée de cours à l'Institut Khéops à Paris

### SAMEDI 12 DECEMBRE 2009 A 15H00

. ***Les domaines d'Amon et de Mout à Tanis,***

par **Philippe BRISSAUD**, égyptologue, Directeur de la Mission Française des Fouilles de Tanis

### SAMEDI 16 JANVIER 2010 à 16H00 (date à confirmer)

. ***Du Vénitien anonyme au temps des premiers photographes. Quand l'Europe découvre les sites majeurs de l'Égypte,***

par **Jean-Claude GOYON**, professeur émérite d'égyptologie (Lyon II), président de l'Association, conférence précédée par l'Assemblée générale de l'Association à 14h00

### SAMEDI 13 MARS 2010 A 15H00 (date à confirmer)

. ***Un labyrinthe thébain. La tombe du prêtre Padiaménopé (TT 33),***

par **Isabelle REGEN**, égyptologue, Université de Montpellier

### SAMEDI 03 AVRIL 2010 A 15H00 (date à confirmer)

. ***Le thème de la satire des métiers dans les Enseignements ramessides,***

par **Vanessa RITTER**, doctorante en égyptologie, Université de Montpellier III

### SAMEDI 15 MAI 2010 A 15H00 (date à confirmer)

. ***La collection égyptienne du Musée du Cinquantenaire à Bruxelles, ses origines et son développement,***

par **Luc LIMME**, égyptologue, directeur du département d'Égyptologie des Musées Royaux d'Art et d'Histoire de Bruxelles



## **L'égyptologie à l'Université Inter-Âges du du Dauphiné : Programme des cours 2009- 2010**

### **Épigraphie**

**Professeur : Gilles DELPECH**

**Lundi tous les 15 jours**

- \*Niveau 1 (1ère année)**                      **17 h 30 à 18 h 30**                      **58€ + adhésion**  
**réf : H031**    **premier cours le 12 octobre**  
*L'histoire des hiéroglyphes, l'alphabet égyptien et l'apprentissage de la grammaire.*
- \*Niveau 2 (2ème année)**                      **15 h 00 à 16 h 00**                      **58€ + adhésion**  
**réf : H032**    **premier cours le 5 octobre**  
*Suite de la grammaire et exercices.*
- \*Niveau 4 (4ème année A)**                      **15 h 30 à 17 h 00**                      **78€ + adhésion**  
**réf : H0341**    **premier cours le 12 octobre**  
*Étude de textes : **La Chapelle Blanche (1ère année)***  
*Traduction et interprétation des textes.*
- \*Niveau 4 (4ème année B )**                      **17 h 00 à 18 h 30**                      **78€ + adhésion**  
**réf : H0342**    **premier cours le 5 octobre**  
*Étude de textes : **La Chapelle Blanche (2ème année)***  
*Traduction et interprétation des textes (suite).*

### **Civilisation**

**Professeur : Gabrielle HUBERT**

**Lundi tous les 15 jours**

- \*Niveau 1 (1ère année)**                      **9 h 00 à 10 h 30**                      **78€ + adhésion**  
**réf : H041**    **premier cours le 5 octobre**  
*Le cours propose de parcourir « la société égyptienne » à travers ses hommes, du pharaon au simple paysan, et à travers ses croyances, de la piété personnelle aux constructions de temples.*
- \*Niveau 2 (2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> année)**                      **10 h 30 à 12h00**                      **78€ + adhésion**  
**réf : H042**    **premier cours le 5 octobre**  
*Sujet du cours à définir avec les élèves à l'inscription.*

### **INSCRIPTION POUR L'ENSEMBLE DES COURS :**

**Vendredi 18 septembre 2009 de 9 h 00 à 11 h 30**  
UIAD 2, square de Belmont 38000 GRENOBLE  
Tél 04 76 42 44 63                      Site internet : [www.uiad.fr](http://www.uiad.fr)



[www.champollion-adeq.net](http://www.champollion-adeq.net)

Bulletin distribué gratuitement aux adhérents de l'Association Dauphinoise d'Égyptologie Champollion

Code ISSN 1961-3040